

Africa Review of Books

Revue Africaine des Livres

Volume 7, Number 1

March/Mars 2011

Hegemonic Regime Survival and Legitimation in Uganda:

A Review Essay

MOSES KHISA

SANYA OSHA

**Déculturation, acculturation :
quel devenir pour l'Afrique ?**

SORAYA MOULOUDJI-GARROUDJI

Burundi History at a Glance

JOSEPH GAHAMA



naked
light
and
the
blind
eye

**Sociabilité(s) en Afrique :
sociologie de lieux et histoire de sociétés**

FARID MARHOUM

Is There a Solution to the Problems of Somalia?

SAMIR AMIN

**APE et mobilisation des ressources nationales au Congo :
défis et opportunités**

ALAIN DOUATHE KOYANGOZO

Editor/Editeur
Bahru Zewde

French Editor/Editeur Francophone
Hassan Remaoun

Managing Editor/Directeur de publication
Heran Sereke-Brhan

Editorial Assistant/Assistante éditoriale
Nadéra Benhalima

Text layout/Mise en page
Konjit Belete

International Advisory Board / Comité éditorial international
Ama Ata Aidoo, Writer, Ghana
Tade Aina, Carnegie Corporation, New York
Elikia M'Bokolo, École de Etudes en Sciences Sociales, France
Rahma Bourkia, Université Hassan II, Morocco
Paulin Hountondji, Université Nationale du Bénin, Benin
Thandika Mkandawire, London School of Economics and Political Science, London, UK
Adebayo Olukoshi, United Nations African Institute for Economic Development and Planning (IDEP), Dakar, Senegal
Issa G. Shivji, University of Dar es Salaam, Tanzania
Paul Tiyambe Zeleza, Bellarmine College of Liberal Arts, Loyola Marymount University, Los Angeles

© CODESRIA 2011. All rights reserved.
The views expressed in issues of the *Africa Review of Books* are those of the authors and do not necessarily reflect those of CODESRIA, FSS or CRASC.

The Council for the Development of Social Science Research in Africa (CODESRIA) is an independent organisation whose principal objectives are to facilitate research, promote research based publishing and create multiple forums geared towards the exchange of views and information among African researchers. All these are aimed at reducing the fragmentation of research on the continent through the creation of thematic research networks that cut across linguistic and regional boundaries.

CODESRIA publishes *Africa Development*, the longest standing Africa based social science journal; *Afrika Zamani*, a journal of history; the *African Sociological Review*; the *African Journal of International Affairs*; *Africa Review of Books* and the *Journal of Higher Education in Africa*. The Council also co-publishes the *Africa Media Review*; *Identity, Culture and Politics: An Afro-Asian Dialogue*; *The African Anthropologist* and the *Afro-Arab Selections for Social Sciences*. The results of its research and other activities are also disseminated through its Working Paper Series, Green Book Series, Monograph Series, Book Series, Policy Briefs and the CODESRIA Bulletin. Select CODESRIA publications are also accessible online at www.codesria.org.

Notes for Contributors

The *Africa Review of Books* presents a biannual review of works on Africa in the social sciences, humanities and creative arts. It is also intended to serve as a forum for critical analyses, reflections and debates about Africa. As such, the Review solicits book reviews, reviews of articles and essays that are in line with the above objectives. Contributions that traverse disciplinary boundaries and encourage interdisciplinary dialogue and debate are particularly welcome.

Reviews and essays should be original contributions: they should not have been published elsewhere prior to their submission, nor should they be under consideration for any other publication at the same time.

The recommended length of the reviews is 2,000 words, with occasional exceptions of up, to 3,000 words for review articles or commissioned essays. Notes (which should be submitted as endnotes rather than as footnotes) should be used sparingly.

Contributions should begin with the following publication details: title of the book; author; publisher; number of pages; price; and ISBN.

Contributions are best sent electronically as e-mail attachments. If sent by post as hard copy, they should be accompanied by soft versions on CD in the MS Word or RTF format. Authors should also send with their submissions their full address and institutional affiliation as well as a short bio-data (including a sample of recent publications) for inclusion in the “Notes on Contributors” section.

Authors are entitled to two copies of the issue of the *Review* in which their contribution is published.

All communications (contributions, editorial correspondence, books for review) should be addressed to Editorial Office:

Africa Review of Books
Forum for Social Studies (FSS)
P.O. Box 25864 Code 1000
Addis-Ababa, Ethiopia

Tel: +251-11-6297888/91
E-mail: arb.fss@ethionet.et
www.fssethiopia.org.et

ARB Annual Subscription Rates / Tarifs d’abonnements annuels à la RAL (in US Dollar) (en dollars US)			
	Africa Afrique	Rest of the World Reste du monde	
Individual	10	15	Particuliers
Institutional	15	20	Institutions
Advertising Rates (in US Dollar) / Tarifs publicitaires (en dollars US)			
Size/Position	Black & White Noir & blanc	Colour Couleur	Format/emplacement
Inside front cover	2000	2800	Deuxième de couverture
Back cover	1900	2500	Quatrième de couverture
Full page	1500	2100	Page entière
Three columns	1200	1680	Trois colonnes
Two columns	900	1260	Deux colonnes
Half page horizontal	900	1260	Demi-page horizontale
Quarter page	500	700	Quart de page
One column	350	490	Une colonne
Advertising and subscription enquiries should be addressed to / Envoyez vos demandes d’insertion publicitaires ou d’abonnement à :			
Publications Programme CODESRIA, Avenue Cheikh Anta Diop X Canal IV BP 3304, CP 18524 / Dakar, Senegal E-mail: codesria@codesria.org Website: www.codesria.org			

© CODESRIA 2011. Tous droits réservés.
Les opinions exprimées dans les numéros de la *Revue Africaine des Livres* sont celles des auteurs et pas nécessairement celles du CODESRIA, du FSS ou du CRASC.

Le Conseil pour le développement de la recherche en sciences sociales en Afrique (CODESRIA) est une organisation indépendante dont le principal objectif est de faciliter la recherche, de promouvoir une forme de publication basée sur la recherche, et de créer des forums permettant aux chercheurs africains d’échanger des opinions et des informations. Le Conseil cherche à lutter contre la fragmentation de la recherche à travers la mise en place de réseaux de recherche thématiques qui transcendent les barrières linguistiques et régionales.

Le CODESRIA publie une revue trimestrielle, intitulée *Afrique et Développement*, qui est la plus ancienne revue de sciences sociales basée sur l’Afrique. Le Conseil publie également *Afrika Zamani*, qui est une revue d’histoire, de même que la *Revue Africaine de Sociologie* ; la *Revue Africaine des Relations Internationales (AJIA)*, et la *Revue de l’Enseignement Supérieur en Afrique*. Le CODESRIA co-publie également la revue *Identité, Culture et Politique : un Dialogue Afro-Asiatique*, ainsi que la *Revue Africaine des Médias*. Les résultats de recherche, ainsi que les autres activités de l’institution sont diffusés par l’intermédiaire des « Documents de travail », la « Série de Monographies », la « Série de Livres du CODESRIA », et le *Bulletin du CODESRIA*. Une sélection des publications du CODESRIA est aussi accessible en ligne au www.codesria.org.

Notes aux contributeurs

La *Revue Africaine des Livres* présente une revue semestrielle de travaux sur l’Afrique dans le domaine des sciences sociales, des sciences humaines et des arts créatifs. Elle a pour but de servir de forum pour des analyses critiques, des réflexions et des débats sur l’Afrique. À ce titre, la *Revue* souhaiterait recevoir des articles critiques, des essais et des comptes-rendus de livres selon les objectifs ci-dessus. Les contributions qui transcendent les barrières disciplinaires et encouragent le dialogue interdisciplinaire et les débats sont particulièrement les bienvenues.

Les articles critiques et essais devront être des contributions originales : elles ne devront avoir fait l’objet d’aucune autre publication avant d’avoir été proposées, pas plus qu’elles ne pourraient être prises en considération pour d’autres publications au même moment.

La longueur recommandée pour les contributions est de 2 000 mots, avec d’éventuelles exceptions pour les articles critiques commandités. Les notes (qui devraient être proposées en fin plutôt qu’en bas de page) devront être utilisées de façon très succincte.

Les contributions devront commencer avec les détails de publication suivants : titre de l’ouvrage, auteur, éditeur, nombre de pages, prix et ISBN.

Les contributions devront être envoyés par courrier électronique de préférence en tant que fichier attaché. Si elles sont envoyées par poste, elles devront être accompagnées d’une version électronique sur CD enregistrée au format MS Word ou RTF. Les auteurs devront aussi préciser leur adresse complète, leur institution de tutelle ainsi qu’une brève note biographique (avec un aperçu de leur plus récentes publications) qui pourra être insérée dans la section « Notes sur les contributeurs ».

Les auteurs auront droit à deux exemplaires de la *Revue* dans laquelle paraîtra leur contribution.

Toutes les communications (contributions, correspondance éditoriale, livres pour comptes-rendus) devront être envoyées à :

Revue Africaine des Livres
Centre national de recherche en anthropologie sociale et culturelle (CRASC)
Technopole USTO Bir El Djir ORAN, BP 1955 El Menaouer
Oran, Algérie

Tel: +213(0)-41-560473 à 76 / Fax: +213(0)-41-560463
E-mail : ral@crasc.org / crasc@crasc.org
www.crasc.org

Contents/Sommaire

Moses Khisa	Hegemonic Regime Survival and Legitimation in Uganda: A Review Essay -----	4
Joseph Gahama	Burundi History at a Glance -----	6
Douglas A. Yates	Anatomy of a Berber Village -----	7
Catherine Ndinda	Pristine Village and Decadent City -----	8
Samir Amin	Is There a Solution to the Problems of Somalia? -----	10
Samir Amin	Y a-t-il une solution aux problèmes de la Somalie ? -----	11
Soraya Mouloudji-Garroudji	Déculturation, acculturation : Quel devenir pour l’Afrique ? -----	13
Farid Marhoum	Sociabilité(s) en Afrique : sociologie de lieux et histoire de sociétés -----	15
Alain Douathe Koyangozo	APE et mobilisation des ressources nationales au Congo : défis et opportunités -----	17
Tayeb Rehaïl	L’université africaine et l’étudiant « international » -----	18
Bachir Senouci	Le climat aujourd’hui et demain : l’Afrique peut-elle réagir ? -----	19

CONTRIBUTORS/CONTRIBUTEURS

SAMIR AMIN is Director of the Third World Forum based in Dakar, Senegal. He has taught economics at many universities including Poitiers University in France and Cheikh Anta Diop University in Dakar. Amin was CODESRIA’s first Executive Secretary. He has published extensively in the fields of law, civil society, socialism, colonialism and development, particularly in Africa and the Arab and Muslim world. Some of his recent publications are: *The Liberal Virus: Permanent War and the Americanization of the World* (2004), *Europe and the Arab World: Patterns and Prospects for the New Relationship* (2005), *Beyond US Hegemony: Assessing the Prospects for a Multipolar World* (2006), *L’Éveil du Sud* (2008), *Sur la crise* (2009).

JOSEPH GAHAMA holds a doctorate in History of African Societies (University of Paris 1 Panthéon- Sorbonne, 1980). He has been professor at the Kigali Institute of Education since 2000, professor at the University of Burundi from 1981 to 2000 and visiting professor in numerous African and European universities. He is author of many books, articles, and chapters of edited books on the history and politics of the African Great Lakes Region, especially of Rwanda and Burundi.

MOSES KHISA briefly worked with the Centre for Basic Research in Kampala and also taught at Makerere University before joining the doctoral programme in the Political Science department at Northwestern University. His areas of research interest include: African state politics, electoral politics and international political economy.

ALAIN DOUATHE KOYANGOZO est chercheur associé au Centre d’études et de recherche sur les analyses et politiques économiques (CERAPE Brazzaville) et travaille au Ministère du commerce et de l’industrie de la RCA. Il a publié « L’Impact de la libéralisation commerciale sur les finances publiques du Congo » (disponible sur le site du CODESRIA ; www.codesria.org 11^e Assemblée générale, Afrique dans le système international).

FARID MARHOUM est sociologue. Il s’intéresse à la sociologie urbaine et travaille actuellement sur les questions du changement social de conflits et de sociabilité en relation avec l’habitat collectif. Parmi ses dernières publications : « *La culture managériale au sein des entreprises publiques à l’ombre du changement socio-économique : le cas de l’entreprise DENIM de Sebdou* » (en langue arabe), in revue *Insaniyat* n°41, 2008 ; « *Du projet de développement au développement durable : où est la ville ?* » (en langue arabe), 2009 ; et « *La société civile et les interactions des événements d’octobre 1988 : sociologie de la jeunesse et anthropologie de la colère* » (en langue arabe) ; communication au 5^{ème} colloque de sociologie, université d’Alger, Alger les 15-16/12/2007 (en cours de publication).

SORAYA MOULOUDJI-GARROUDJI enseigne l’anglais à la Faculté des lettres, langues et arts à l’Université d’Oran ainsi qu’à l’annexe en Algérie de l’Institut national des techniques économiques et comptables (INTEC de Paris). Elle est en cours de préparation d’un doctorat sur la traduction dans les études anthropologiques.

CATHERINE NDINDA is African Research Fellow at the Population, Health, Health Systems and Innovations unit of the Human Sciences Research Council, South Africa. She has conducted policy research in areas such as housing, gender, and HIV/AIDS and has published journal articles and chapters in books in these fields. She is an editorial board member of three disciplinary journals and board member of Habitat for Humanity South Africa.

TAYEB REHAIL est doctorant et travaille sur: « Football institutionnel et identités juvéniles : Cas de la ville du Khroub, Constantine ». Parmi ces dernières publications nous citerons : - « Famille, groupe de pairs et ‘*débrouilles*’ ; des institutions à liens sociaux primordiaux pour les jeunes chômeurs Algériens », 2008; « Les étudiants palestiniens en Algérie : une vieille terre d’accueil », in Sylvie Mazzella (dir.) *La mondialisation étudiante ; le Maghreb entre nord et sud*, Paris, Ed. Karthala, 2009.

BACHIR SENOUCI enseigne la physique dans une École normale supérieure. Il est chercheur et expert dans les questions d’environnement écologique. Il a eu à organiser des formations et des conférences en direction du système éducatif et du mouvement associatif.

DOUGLAS YATES is a political scientist at the American University of Paris (AUP) and the American Graduate School in Paris (AGS), where he teaches International Relations, Comparative Politics and Research Methodology. His specialization is African politics, particularly in francophone Africa, and the political economy of oil. His books include *The Rentier State in Africa: Oil-Rent Dependency and Neo-Colonialism in the Republic of Gabon* (1996), *The Historical Dictionary of Gabon, 2nd ed.* (2006) and *The French Oil Industry and the Corps des Mines in Africa* (2009).

Africa Review of Books (ISSN No. 0851-7592) is a biannual publication of the Council for the Development of Social Science Research in Africa (CODESRIA). The editorial production of the Review is managed by the Forum for Social Studies (FSS), Addis Ababa (Ethiopia), with the active support of the Centre national de recherche en anthropologie sociale et culturelle (CRASC), Oran (Algeria).

La Revue Africaine des Livres (ISSN No. 0851-7592) est une publication semestrielle du Conseil pour le développement de la recherche en sciences sociales en Afrique (CODESRIA). La production éditoriale est dirigée par le Forum des sciences sociales (FSS), Addis-Ababa, Ethiopie, avec le soutien actif du Centre national de recherche en anthropologie sociale et culturelle (CRASC), Oran, Algérie.

Introduction

Uganda has been of immense interest to what Mahmood Mamdani uncharitably refers to as ‘stargazing academics in distant ivory towers’² who produce a plethora of commentaries and scholarly work on the country’s politics, culture, economy, etc. At the peak of political decay and societal dysfunction – especially in the 1970s and 1980s – the country suffered stupendous deficiency of long-term intellectual commitment on the part of its citizens, leaving the task of knowledge production to foreign nationals in the ivory towers of the Western (especially the American) academe. To fill this void, a few initiatives came to the fore in the mid/late 1980s, including the founding of Fountain Publishers to support and promote local scholarly publishing, and the Centre for Basic Research (CBR). Both Fountain Publishers and CBR are based in the Ugandan capital, Kampala.

Even after years of partial successful reconstruction of the Ugandan state, the paucity of comprehensive research and the dearth of path-breaking scholarly output has been conspicuous. Ugandan researchers instead pursue supposedly ‘more relevant’ topics: HIV/AIDS, Public Health, Primary Education, Sexuality, Social Service Delivery, Decentralization, Micro-finance, etc. This is driven by the rush for short-term financially rewarding research consultancies underpinned by external donor funding. In this light, Joshua Rubongoya’s recent study of regime survival and legitimation in Museveni’s Uganda is a welcome intervention, especially considering that the study of State Power and Politics has become less ‘fashionable’ and hardly appealing in the scheme of forces undergirding knowledge production on, and about, Africa. The supposed shift from being exotic to becoming banal has meant that a great deal of research funding does not prioritize the study of state power and politics in Africa.³

In this essay, I explore the book’s central argument and its location within the corpus of scholarship on African politics. While a great deal of Africanist scholarship tackles state failure and the attendant ramifications, Rubongoya moves in the opposite direction with his focus on state reconstruction and legitimation in the wake of near state collapse, decay and lawlessness. His key research question is thus: When a violent, authoritarian state makes constitutional power transition impossible, and when extra-constitutional means are used to get rid of it, how should the new regime go about authenticating its right to govern (p. 3)? Rubongoya answers this question with analytical sophistication, erudition and scholarly finesse. This review examines the author’s answers to the above question. In the penultimate part of this essay, I attend to some factual errors and analytical inaccuracies that detract from the book’s argument. More serious is the flaw in the author’s approach – the dearth of new empirical data beyond the refrains characteristic of conventional political history of postcolonial Uganda – a shortcoming to which I will then turn.

Hegemonic Regime Survival and Legitimation in Uganda: A Review Essay¹

Moses Khisa

Regime Hegemony in Museveni’s Uganda: Pax Musevenica

by Joshua B. Rubongoya,

New York: Palgrave MacMillan, 2007, 283 pp.,

ISBN 9781403976055

The Subject Matter

In his *Regime Hegemony in Museveni’s Uganda: Pax Musevenica*, political scientist Joshua B. Rubongoya, based at Roanoke College in Salem-Virginia, embarks on a herculean task of making sense of, and coming to terms with, the legitimacy crisis in African politics, with a focus on his homeland of Uganda. His subject matter is pertinent, and the author’s purview is prolific. Rubongoya undertakes a careful, skillful reading of the complex and checkered politics of post-independent Uganda weaving together a narrative that is at once insightful and illuminating but also persuasively pale! I return to the latter aspect in the last part of this essay.

The book is divided into three parts and has seven chapters. Although the thrust of the book is to understand *Pax Musevenica* – a neologism recast from a local Luganda vernacular phrase, *emirembe gya Museveni*, or ‘the times of Museveni’ – Rubongoya maps out a genealogy of Uganda’s democratic legitimacy crisis and foregrounds the antecedents to the current regime-hegemony in Uganda. While the first part grapples with laying down and elaborating the conceptual tools anchoring the study – that is, state, democracy and legitimacy – the second part makes a detour of colonial and immediate postcolonial legitimacy crises with glaring continuities that provided the cannon fodder for Museveni’s guerrilla armed struggle and capture of power in 1986. This second part of the book falls into a common procedural pitfall: the tendency to measure Museveni’s rule against the failures of the past regimes, an issue I shall revert to in a moment. The third part of the book – the biggest (with five chapters) – closely appraises the emergence and entrenchment of *Pax Musevenica*.

The Making of Pax Musevenica

The first four chapters of the third part deal with five-year periods, one after the other, of Museveni’s rule from 1986 to 2006. In the first five years, dubbed ‘The Honeymoon of *Pax Musevenica*’, the NRM (or the Movement) embarked on popularizing and spreading the Resistance Council (RC) system, undertook economic liberalization to resuscitate a shattered economy – all aimed at fostering democratic legitimacy. The all-important task of reconstructing the state in these five years took place along a relatively liberal and democratic trajectory (p. 24). The new structure of

democratic representative government seemed like a novel and noble break with the statist regime type of yesteryears and was anchored on this RC system. The RC, and later LC (Local Council) system, a form of democracy from below, provided the programmatic framework for Movement politics and became the foster mother of *Pax Musevenica*.

The introduction of a multi-layered localized structure of popular representation, the RC/LC system, was the founding strategy that sought to attract democratic legitimacy for the new regime. This approach of popular representation was carried onto the legislative realm and the high point became the conclusion and promulgation of the 1995 constitution:

These legitimation and consolidation strategies were radically different from those employed by Museveni’s predecessors. While Obote will forever be remembered for the ‘pigeonhole’ constitution and Amin for suspending constitutional rule altogether, the NRM will be known for initiating a constitutional procedure that seemed to have captured popular support (p. 78).

The key argument here is that the institutional and structural innovations put in place during the guerilla war (the RC system being the foremost) became the foundation for authenticating NRM authority following the capture of state power in 1986 (p. 66).

The second five years – 1991 to 1996 – saw concrete steps in consolidating democratic ideals (p. 93) but with a tightening of the lid on party politics rationalized by supposed viability of the oxymoronic no-party democracy. Thus, Rubongoya concludes that the 1991-1996 period, most notably the 1996 elections, marked the pinnacle of NRM rule and of *Pax Musevenica* (p.126).

... [O]f the elections that have been held since 1986, the 1996 polls were the least contentious and the results least contested. Notwithstanding the absence of opposition parties, they were symbolic of a possible new political dispensation in which social trust might again provide the underpinning of a democratic transition (p. 127).

Although political parties were legally banned at the time of the 1996 polls, they in fact formed an umbrella organization dubbed the Inter-Party Forces Cooperation (IPFC) under which a joint opposition candidate, Paul Ssemogerere, faced the incumbent President Yoweri Museveni.

Rubongoya argues that the period (from 1986 to 1996) of democratic

reconstruction and power consolidation was the foundation upon which the current project of regime hegemony has been established and strengthened (p. 178). The early period also put in place institutions and the structure for informal networks of NRM support. Thus, ‘the patronage that runs through these networks has become the lifeblood of Museveni and the NRM.’

From Fundamental Change to Convergence

Beyond 1996, ominous signs emerged and serious cracks appeared in the governance realm of the polity. While a vibrant legislature – the parliament – elected in a mood of incandescent popular representation, asserted its legislative and oversight authority, a nucleus of presidentialism was building up to castrate parliament and to subordinate it to a burgeoning imperial presidency. Rubongoya identifies an important shift in the scheme of politics after 1996 from political broad-base as a pillar of no-party politics, to the embrace of ethnic/regional balancing as the new *modus operandi* for ensuring an inclusive government. The Cabinet ballooned as the president sought to appease ethnic/regional constituencies by dishing out Cabinet positions. Along with the expansion of the Cabinet came the creation of district administrations, proliferation of security and intelligence agencies, all serving a clientelist purpose.

The shift to ethnic/regional politics was preceded by the inclusion in the 1995 constitution of a ban on multiparty politics and the entrenchment of the NRM/Movement as a system of government. Thus, 1996 marks the turning point in the build-up to today’s neo-patrimonial rule in Uganda. The political consensus that characterized the first ten years took a backseat as the NRM was purged of dissenting voices. In place of national political outlook, the NRM supported ethnic and regional clientelism along with increasing centralization of power. Recourse to manipulative politics, including constitutional engineering, the violence that engulfed 2001 and 2006 national elections, the usurpation of the independence of Parliament, and the attack on the sanctity of the Judiciary epitomized by the infamous military siege of the High Court on November 16, 2005 by a group of hooded military commandos dubbed ‘The Black Mambas’, all presage the gathering storm of a democratic legitimacy crisis. These events, and others, prompt Rubongoya to conclude that instead of a fundamental change in the country’s politics promised in 1986, a convergence with Obote’s much maligned rule was occurring. It was in this mood of mounting concerns about democratic reversal that the World Bank, a key financier of *Pax Musevenica*, lamented: ‘we regret that we cannot be more positive about the present political situation in Uganda, especially given the country’s *admirable record* through the late 1990s...’⁴

But What Happened to Mr. Museveni?

The last chapter (seven) offers reflections on the future of Ugandan politics and state and the implications of this Ugandan case-study for Africa. In the final analysis, Rubongoya employs the logic of dialectics to sum up his study (pp. 185-193). The NRM thesis under the rubric of the *Ten Points Program* enabled Museveni to leverage democratic legitimacy by registering four important achievements: relative peace and order, empowerment of local authorities, emergence of civil society groups, and a growing economy. The grand finale to establishing democratic legitimacy was the promulgation of the 1995 Constitution which, despite glaring weaknesses including the ban on political parties, marked a significant milestone on the path toward the reconstruction, institutionalization, and legitimation of the Ugandan state (p. 197).

In the legitimation dialectic, Rubongoya argues, the antithesis remained rooted in the limitations placed on party politics and in the absence of a more open/liberal environment in which competitive politics was nurtured. The ultimate test was whether or not the dialectic between the no-party advocates and the multipartyists would yield a democratic synthesis. That synthesis was sidestepped. Instead, there emerged, especially after the manipulative constitutional amendment that enabled Museveni to maintain a grip on power, a convergence with previous regimes that had formed the *raison d'être* for the *Ten Points Program*. What happened, Rubongoya asks (p.192), to the 'peasant/warrior', war hero, champion of popular democracy, anti-sectarian crusader, and democratic populist – Museveni? A partially facetious answer but one which nevertheless aptly and instructively answers the question: 'simply put, he stayed too long!'

Rather than consolidate the ground for democratic legitimacy, flashes of which appeared in the first ten years, neo-patrimonial legitimacy anchored on presidentialism, clientelism and prebendalism took center stage. Along with neo-patrimonial rule has blossomed the over-centralization of state power. Rubongoya does not deal with the simultaneous fragmentation of a highly centralized center of power. The latter brand of *Pax Musevenica* involved the creation of numerous government ministries, myriad security and intelligence organizations, loosely constituted political mobilization bodies, a litany of departments and offices, all operating from or associated with the office of the president and state house. It is a paradoxical schema that simultaneously creates multiple agencies and fragments a highly centralized center of state power.

The Book's Downside

For a book that promises a timely intervention in understanding Uganda's contemporary politics, this reviewer is compelled to attend to factual errors and inaccuracies too numerous to be

ignored. The following list may strike the reader as pedantic but it is such small errors that become historical facts for posterity once they find their way into a book which provides an argument that is compelling as an authoritative record of contemporary Ugandan politics.

Some lapses include:

- ◆ 'Indeed, it was in response to the contested nature of the 1980 elections that Obote's Minister of Defense Yoweri Museveni abandoned the government to launch a rebel opposition that would lead to the ouster of Obote in 1986' (p. 53). In fact, Museveni was never a Minister in Obote's government. He was Defense Minister and vice-chairman of the interim Military Commission government prior to and during the 1980 elections that brought Obote to power for the second time.
- ◆ '...transportation systems had deteriorated so much that it took hours from the airport in Entebbe to the capital, Kampala – a distance of only 26 km!' (p. 86). The author no doubt means that the distance from Entebbe to Kampala is 26 miles, which would be well over 40 kilometers.
- ◆ 'Later in 1997, the...NRM-dominated NRC enacted the Movement Act, a law that, in effect, compelled all citizens to become members of the NRM.' There was no NRC in 1997. The National Resistance Council (NRC), the interim legislature, ended before the promulgation of the 1995 Constitution. The legislature from 1996 – 2001 was the Sixth Parliament and not the NRC. A related error is in endnote 39 on page 249, where the author says 'In June 2005 FDC members of Parliament...'; yet that is the year of the formation of the FDC party whose first ever MPs joined Parliament in 2006. There was no FDC in parliament before 2006.
- ◆ 'Notwithstanding the Kabaka's endorsement of the regional tier system of government...' (p. 118). This was never the final position. Although the then Buganda Premier Mulwanyamuli Ssemogerere had in principle agreed to the regional tier, this was later rebuffed by the Buganda Parliament (Lukiiko) and the Kabaka, insisting instead on being granted full-fledged federal status.
- ◆ 'The ADF were infamous for activities such as the mass killing of students at Kicwamba Teacher Training College.' (p. 133). The college in question here is a technical college and not a teacher training college.
- ◆ 'Kazibwe's ouster from the cabinet in 2003 had more to do with her failure to support President Museveni's third term objectives...When she finally quit government, she was availed a generous financial package from the public coffers for her postdoctoral studies in the United States' (p. 137). In fact, former Vice-President Specioza Kazibwe never at any one time opposed the third term for Museveni. She was axed from her VP position so as to give way for somebody seen to bring more political capital to the regime. The author backtracks on this point later on page 170 and declares ignorance of why Kazibwe was fired from her position as VP.
- ◆ There was no MP in Kampala in 2001 called Nsubuga Sebuliba as the author states on page 151. He may have been referring to the then Makindye East MP Nsubuga Nsamu.

- ◆ On page 154, the author cites poverty statistics for the years 1993-1996; yet the period under discussion in that chapter is 1996-2001.
- ◆ On page 171, Minister Kahinda Otafire is listed among those censured by Parliament on charges of corruption and abuse of office; yet the maverick soldier-cum-politician always chides those who accuse him of corruption for never succeeding in pinning him down with incriminating evidence. In fact, he has never been censured by Parliament.
- ◆ 'The role of the military became even more ominous when a special force (dubbed the black mambas), with intent of intimidating the judges, surrounded the Supreme Court...' This incident was at the High Court and not the Supreme Court.

The book's more serious flaw is the almost total lack of primary source material, whether gleaned from field-based interviews or archival sources. Instead of relying almost entirely on prior studies of Uganda in the preceding three decades by economists, historians, political scientists and sociologists, among others, a nuanced balance between empirical source material and conceptualization would have yielded a better book. And since the author handles the latter with remarkable brilliance, he would have tackled the former aspect of scholarly expectation quite convincingly. Part two of *Regime Hegemony in Museveni's Uganda* comes close to reproducing, without problematizing, the conventional wisdom of Uganda's post-independence politico-economic history. Rubongoya would have done his readers an invaluable service by revisiting some of the axiomatic formulations commonly held about Uganda's political history, had he adopted a more critical approach. Consider the conclusion that Obote rose to power by chance (p. 35) and by default for the second time and not by

any qualities of statesmanship or charismatic characteristics. It is a stretch of the imagination that a man 'without any qualities' would ascend to power twice.

To be sure, some of the leading political players in Uganda's post-independence politics were still living by the time this book went to print. Seeking out a few and interviewing them would have immensely enriched the narrative. With relations between the central government and Buganda monarchical government once again souring, with new questions being raised about who actually committed atrocities in the Luwero triangle, and with past ills returning to dog Ugandan politics; an attempt at revisionism would have afforded the reader an alternative to the conventional narrative. A related problem is the author's historicist approach that seems to suggest that one event or set of events within a certain time-frame prepared in linear fashion the ground for the next course of events. To do this, if I may borrow Mahmood Mamdani's words, is reducing the past to a one-dimensional reality and reconstruction of the past as if the only thing that happened was laying the foundations of a present crisis.⁵ Because of a somewhat linear-like approach and the tendency to juxtapose *Pax Musevenica* with previous regimes, Rubongoya ends up in an analytical cul-de-sac with the resultant conclusion that we have recently witnessed, under *Pax Musevenica*, a convergence and not fundamental change. My hunch is that Uganda has entered a completely new form of politics not previously witnessed. Though the current regime may practise politics differently than it advertises, it is not the case that today's patronage network, for example, compares with anything from the past.

Notes

- ¹ The author would like to thank Professor William Reno, his academic adviser at Northwestern University, who read and made comments on an earlier draft of the essay.
- ² See Mahmood Mamdani, *Citizen and Subject: Contemporary Africa and the Legacy of Late Colonialism* (Princeton: Princeton University Press, 1996), Chapter One.
- ³ Jean Francois Bayart and Achille Mbembe have been the front runners in emphasizing the banality of state power in Africa. See: Jean-Francois Bayart, *The State in Africa: The Politics of the Belly* (New York: Longman, 1993); Achille Mbembe's *On the Postcolony* (Berkeley: University of California Press, 2001).
- ⁴ Joel D. Barkan, *et al*, "The Political Economy of Uganda: The Art of Managing A Donor-Financed Neo-Patrimonial State," A background paper commissioned by the World Bank in fulfillment of Purchase Order 7614742, Final draft (Kampala, 2004).
- ⁵ Mamdani, *Citizen and Subject*, p. 287.



Nigel Watt, the author of this book, is a humanitarian ‘expert’ who worked in Burundi between 1998 and 2002 under the auspices of the two well known NGOs, Christian Aid and CARE International. Prior to that, he had a long stay in Zambia, where he taught at and directed a secondary school in the second half of the 1960s. His objective in writing this book, as he makes it clear in the preface, is to introduce Burundi to the Anglophone world in general and the British public in particular. His thesis is that Burundi is not as well known as its twin brother, Rwanda.

The monograph, which is concerned essentially with the political events of the post-colonial period, is based not only on recent writings on Burundi, but also, and more particularly so, on interviews of about eighty persons, most of them serving in NGOs, conducted in May and June 2006. It consists of twenty short chapters, with an average of about ten pages. Two maps and six photos are given by way of illustrations. A highly sketchy bibliography, followed by a few appendices and an incomplete index of names and places, complete the book.

The book can broadly be divided into three sections with varying levels of development. The first part presents the geographical context, gives a brief historical overview of Burundi until the end of the 19th century and describes some of the transformations that took place during the colonial period. The second part outlines the authoritarian one-party regimes of General Michel Micombero (1966-1976) and Colonel Jean Baptiste Bagaza (1976-1987), the introduction of political pluralism under Major Pierre Buyoya in the early 1990s and the civil war that came in the wake of the assassination of Melchior Ndadaye and lasted from 1993 until the Arusha Accord of 2000. The third part deals with the efforts made to solve this crisis at the national, regional and international levels.

The author begins by inviting the readers to a rapid tour of Burundi, starting with the different quarters of Bujumbura, the capital, then taking them to the ‘interior’ across the Imbo plains in the west, and the central plateaus, which constitute a major section of the country, lingering over what he deemed were the most important tourist sites.

With a view to explaining the conflict and violence that has been the hallmark of Burundi in the past fifty years or so, Nigel Watt found it necessary to review the culture, language, religion and political structures that mark this country as one of the most powerful and best organized in the Great Lakes region between the 16th and 19th centuries. Like other writers on the subject, he tries to discuss the sensitive and complex question of ethnicity. Sensitive because while colonial historiography has emphasized the distinct features of the three main ethnic groups – Hutu, Tutsi and Twa – through their geographical origins, their physical features and economic activities, the post-colonial

regimes by contrast have rejected these divisions and underscored instead their common Burundian identity. Complex because the Burundians use in their language the word *ubwoko*, a term which means kind, sort, type, and not ethnic in the sociological sense. Although he has avoided the danger of falling into the proclivity of most European writers for physical descriptions and sweeping moral judgements, he nonetheless reproduces rather uncritically the statistical data that have gained currency since the beginning of the 20th century, i.e. 85 per cent Hutu, 14 per cent Tutsi and 1 per cent Twa. Nigel Watt does not have much to say about the colonial period. This is a rather serious omission as one can hardly understand the history of post-colonial Burundi without taking into account the profound administrative, political, economic, social and cultural transformations that took place in the colonial period and which have had detrimental consequences on the country’s recent past.

The second part of the book deals with the Michel Micombero and Jean Baptiste Bagaza regimes of the 1970s and 1980s. The period witnessed the 1972 tragedy, when, following armed attacks by Hutu bands coming from Tanzania directed against the Tutsi inhabiting the southern parts of the country and the major cities, Bujumbura and Gitega, the army retaliated with harsh reprisals that decapitated the Hutu intellectual elite. Nigel Watt’s description of these events is based on the recollections of survivors of the catastrophe. However, the sample selected is confined to the Hutu and completely ignores the Tutsi victims. Moreover, the figures of 200,000 Hutu dead and 300,000 refugees (p. 34), is not based on any reliable source.

The Bagaza years are rightly considered as a period of modernization and remarkable economic development characterized by the building of infrastructures in transportation and electricity, reforestation, etc. However, his rule gradually grows harsh as, like his predecessor, he subtly excludes from positions of high office the Hutu and non-southern Tutsi. He also struck at the powerful Catholic Church, an act that precipitated his isolation as he fell out with his neighbours Juvénal Habyarimana of Rwanda and Mobutu Sese Seko of Zaire. His attitude towards foreign missionaries probably contributed to his downfall and his replacement by Major Pierre Buyoya. Notwithstanding the characterization of his regime as

dictatorial (p. 39), on balance Bagaza is generally seen in positive light in comparison with the other rulers of Burundi. One should note that many Hutu leaders returned from exile during his rule, including Melchior Ndadaye (president from July-October 1993), Cyprien Ntaryamira (president from February-April 1994) and Sylvestre Ntibantunganya (president from April-July 1996).

Nigel Watt’s assessment of the Buyoya regime is manifestly critical. This is understandable as this high ‘humanitarian’ official arrived in Burundi in 1998, after the return of Buyoya to power at the request of the military that had overthrown President Sylvestre Ntibantuganya, who took refuge at the US Embassy. Thus, he dismisses his first six years in power (1987-1993) in one page (p. 42). Yet these years witnessed some bold decisions, such as the judicious handling of the bloody events of August 1988 in two communes in the country’s northeast, the setting up of a government of national unity, the open discussion of the ethnic question at all levels, the adoption of the unity charter and the introduction of political pluralism. Buyoya is criticized for rejecting the ‘national conference’ idea that was the vogue among many francophone countries at the time, as if that were the magic wand that would sweep away Burundi’s problems. The author forgot to put the facts in their proper context. For example, the ‘villes mortes’ events organized by the young Tutsi of Bujumbura at the beginning of 1994 did not start from nowhere, as he appears to suggest; they were a direct response to the killings that attended the Hutu rebellion in the Kamenge and Kinama suburbs.

The third part of this book on the recent history of Burundi is mostly concerned with the efforts made by all parties to bring about peace and reconciliation and undertake reconstruction. It deals primarily with the negotiations of the political protagonists at Arusha and the steps taken by NGOs, the media, and international organizations, among others. It was President Julius Nyerere of Tanzania who took the initiative for the negotiations with a view to bringing together around a table Burundi’s main political forces. These negotiations ineffectually dragged on for two years (from June 1998 to August 2000), mainly because the mediocre political elite of Burundi was interested more than anything else in the fat per diems allotted to the various delegations. When Nyerere died on 14 August 1999, the

mediation was entrusted to Nelson Mandela, who used his aura to press the parties to come to a minimum agreement.

Even if the agreement that was finally signed represented a remarkable improvement on the institutional deadlock that had followed the 1993 crisis, they had three important deficiencies that Nigel Watt should have explored further. To begin with, the negotiations, which should have been held inside the country, were ‘exported’ outside to be held under the mediation of ‘wise men’, who turned out to be not at all impartial. It has rightly been pointed out that, although Buyoya had agreed to negotiate, Nyerere did not hesitate to ‘punish’ him by imposing an embargo on him (p. 62). The people of Burundi did not feel affected at all by these talks of the politicians. Secondly, there were some notable absences from these talks, notably representatives of the rebel Hutu National Council for the Defence of Democracy (CNDD), the National Liberation Forces (FLN) and civil society organizations and associations. Thirdly, the Arusha Accord was signed under intense international pressure and with strong reservations from the Tutsi parties on some essential points. Nonetheless, the accord came into effect in November 2001, ushering in a three-year transition period led successively by Pierre Buyoya of the Unity for National Progress Party (UPRONA) and Domitien Ndayizeye of the Burundi Democratic Front (FRODEBU), each staying in power for ten years. The principal lesson of the Arusha Accord is the consecration of ‘ethnicity’ as an incontrovertible element of political governance: the Hutu and the Tutsi had to have proportional representation in the army, government positions, diplomatic postings, etc.

Nigel Watt illustrates with examples the laudable role during the ‘crisis’ of religious organizations, such as the Catholic Relief Service (CRS), active in Burundi since 1961, or the National Council of Churches in Burundi (NCCB), who promoted a culture of peace by facilitating meetings, exchanges and friendliness, all contributing to an atmosphere of peaceful co-existence. He also cited some individual initiatives, the pride of place in this regard being given inevitably to the Maison *Shalom*, established in 1993 by Marguerite Barankitse in Ruyigi, in the east of the country. This lady attained fame by welcoming and educating more than 30,000 orphans of all ethnic origins.

As is noted in the book, Burundi maintains to the present a strong oral tradition: radio transmissions have a great impact on the public all over the country. Private radio stations such Radio *Umwizero*, Radio Publique Africaine or Radio *Isanganiro* have contributed a lot in fostering a culture of peace, tolerance, reconciliation and democracy. Nevertheless, the greatest challenge in the realm of governance, human rights and justice remains the eradication of the culture of impunity

that has prevailed since the early days of independence in 1962. As a result, a perennial climate of fear and mistrust has set in, which has created a psychological block between Hutu and Tutsi and fostered a doublespeak of hypocrisy and lies in order to defend the sectarian interests of one group or the other.

Over and above the political factors that Nigel Watt cites at length to explain the conflict and violence, it is important to recall the economic factors clearly linked to under-development. International

aid, be it multi-lateral or bilateral, is far from alleviating the suffering of the people. In 2009, Burundi was ranked 176th out of 185 countries in the UNDP Human Development Index (HDI).

All in all, Nigel Watt's book has interesting information and analyses of the situation prevalent in Burundi between 1993 and 2007. It will thus have considerable value in the Anglophone world, as is indeed the objective of the author. Unfortunately, however, it has a few errors arising from

the author's ignorance of the sociological realities in Burundi. For instance, *uruvyino* denotes a song, not a traditional dance (p. 17); the Muslims hardly constitute 13 per cent of the population; the royal army was not composed solely of Tutsi, but also included Hutu and Twa (p. 20). The passages referring to 'double genocide' (p. ix) and two versions of Burundi history (p. x) are at the very least highly debatable. Finally, sentences like 'Colonel Bikomagu, the army chief, gave the green light for a *coup* and Ndadaye

was killed' (p. 45), or 'The University of Burundi which has several campuses at Bujumbura and Gitega, is no longer the bastion of Tutsi extremism that it was, though some Hutus hesitate to enrol there' (p. 174) are completely gratuitous. But these are failings that a second edition of the book could easily rectify.



Who are the Berbers? How has their identity been constructed? Why have French scholars been so fascinated by this people? These are some of the hard questions answered by Judith Scheele, a research fellow at Magdalen College, Oxford, in her recently released monograph, *Village Matters*, the latest in a series on African Anthropology published by James Currey in association with the School for Advanced Research. As its title indicates, this book is also concerned with the importance of 'the village' as an analytical tool for understanding society, that is, as a unit of analysis for modern ethnographic case study. After conducting in-depth field research in a mountainous Kabyle village to observe and understand its local history, Scheele was soon confounded by a troubling paradox: 'namely, the general consensus among villagers that history is all-important at the same time as totally absent from the village itself' (p. 75). What did the Kabyle villagers mean when they said that their history has been stolen? Can history become clearer when analyzed from the local level? Does village really matter? Given its affirmative title, readers of this book will be surprised to learn that village does not matter, at least not in a way the naïve might think. Her book is 'a failed search for "village" – from a space that could not be defined, via a history that could not be written, to a village council that had multiplied or disappeared overnight' (p. 150).

To understand the significance of her negative finding, it is essential to read chapter one, where she outlines a romantic idealization of Algerian Berbers known as the 'Kabyle myth,' which projected 19th century ideal notions about social and moral organization debated in Paris onto the purported 'primitive democracy' of the Kabyle people. Strictly speaking, Kabylia is a mountainous region of Algeria, densely populated by a people who speak Kabyle, a local dialect of Berber that pre-dates Arabic in North Africa. Though hard to delineate the region on a map, Kabyle is more than just a geographical area. It is also an ideal. Colonial ethnographers saw in the Kabyle people something akin to themselves, something different from the Arab 'other'. Kabyle became central to debates about the nature of good

Anatomy of a Berber Village

Douglas A. Yates

Village Matters: Knowledge, Politics & Community in Kabylia, Algeria

by Judith Scheele

James Currey, 2009, 179pp

government, of social and moral cohesion, race and nationhood, progress, and the role of religion and science in France, which eventually signified that 'Algerian independence thus meant more than just the loss of an overseas colony, it meant the end of a certain kind – or rather, ideal – of France' (p. 12).

The term 'Kabyle' itself is of recent origin, coined only during the years following the French conquest of Algiers in 1830. Contemporary Berbers like to trace their history back to Massinissah (239-149 B.C.) and his grandson Jugurtha (d. 104 B.C.) of Roman times, 'thereby proving their historical legitimacy, their contribution to world history, their noble ancestry and their rebellious and democratic nature' (p. 13). With the creation of North African kingdoms and empires from the 13th century onwards, 'Berber' appears as an oppositional category of non-Arab pagans who first resisted Arab Islamisation, but then fought against Muslims lacking enough religious zeal. The category of 'Kabyle' was more precisely defined as the 'truly indigenous' population of North Africa, originating from the mountainous regions east of Algiers. Turkish garrisons established on the coast never totally placed Kabylia under Ottoman control. It was not until the 19th century and French colonial conquest that the term 'Kabyle' became virtually synonymous with 'Berber' (p. 14).

In their own language 'Berbers' call themselves *imaziyen*, 'men who are free and noble'. 'Kabyle' comes from the Arabic *qabâ'il* meaning 'tribes', indicating to French ethnographers their most important characteristic: 'that they did not recognize any government' (p. 14). French writers like Alexis de Tocqueville (1841) soon invested the

Kabyles with a romantic appeal as a mountain-dwelling people who resisted and were different from the violent, pious Arabs: 'The soul of the Kabyles is open to us,' he wrote, 'and it is not impossible for us to enter it'. The early scholarly monographs on Kabylia by Ernest Carette (1848), Adolphe Hanoteau and Aristide Letourneux (1872-3) adopted an essentialist approach to Kabyle culture that credited them with such positive traits as egalitarian social values and democratic political culture: 'Like the general tendency of their spirit, the constitution of the Kabyles is democratic'. The development of this primitive village democracy captured the imagination of 19th century French sociological theorists. So this traditional village was the unit of analysis which Scheele chose to study, admitting that Hanoteau and Letourneux's work is 'still largely the best available description of the Kabyle political system' (p. 24). Ernest Renan reviewed it in the *Revue des deux mondes* (1873) and found support for his own theories of nationalism: 'The Berber race has now not only incontestably gained acceptance in the world of anthropology; henceforth, it is the object of a science'. Scheele shows convincingly how 19th century French scholarship has left a lasting 'Kabyle myth'.

It is hard to overestimate the importance of France in the creation of the Berber identity. Most academic knowledge of Kabylia is produced in Paris. Here, one finds the only Berber television station in the world. Most Berber websites are based here, and most Berber books are edited or re-edited here. The *Académie Berbère*, *Groupe d'Etudes Berbères* and the *Bulletin d'Etudes Berbères* have denounced militant Arab Algerian nationalists from here. 'Ethnographic writing on the areas

has been rich since the early nineteenth century, and Kabylia is still the area that takes up most space in the anthropology section of mainstream French bookshops' (p. 3). The majority of academic and literary work on Algeria is written in French, and published in France. Scheele, who is of German origin, notes that out of the 6,976 titles held by the U.S. Library of Congress on the subject of 'Algeria,' only 15 per cent were written in Arabic, while some 81 per cent were written in French (p. 12). Given that only 4 per cent of these works were written in English, Scheele's contribution should be credited with providing a welcome introduction for the Anglophones. Her literature review clearly demarcates a change in the tenor of French scholarship that occurred after 1870 with the arrival of 'land-hungry, racist settlers' (p. 26) who lost the idealistic belief in science and progress, and gradually abandoned the scientific study of Kabylia for settler kitsch. 'Rather than the subject of learned monographs, Algeria became the inspiration for orientalist novels, paintings, and fantasies of unlimited eroticism, exoticism and freedom, often projected onto the nomadic South, which was still only partly under French control' (p. 27).

In her second chapter, Scheele describes the 'new historiography' that emerged in the early 20th century, which rejected any claims to a separate Berber identity as a 'colonial invention'. The underlying rationale of this new 'national' history was to redefine Algerian history as unified and homogenous, in order to promote the colonial project. Algeria was part of France, and the Kabylia was part of Algeria. This unifying tendency of late French colonialism was only magnified by the war of independence, when the FLN became the voice of 'nationalism,' and thus the enemy of cultural distinctiveness. The war was a destructive affair, and Scheele notes that a third of all rural settlements in Kabylia had been bombed to the ground by 1959, and in 'the village where my fieldwork was conducted, a quarter to a third of all adult men had been killed' (p. 36).

It was during the years of war that many of the foundations of the recent

sociology and anthropology of Algeria were laid, when ‘overtly non-political and time-less ethnological descriptions of Kabyle rituals and legends were produced, as if trying to capture a world of coherence that was, at least superficially, rapidly disappearing’ (p. 37). Notable among this new generation of French sociologists was Pierre Bourdieu, who started his research in Algeria during the war, and published works on the demise of Kabyle society in 1963, 1964 and 1965. A major leitmotif of post-independence Algeria is the ‘Arabisation’ of national identity, which provoked political resistance by the Berbers of Kabylia. Rapid and violent Arabisation was first met with skepticism by French-speaking intellectuals and French-educated former colonial officers who saw that, ‘Algeria was “Arabised” by a French-speaking elite who themselves tended to educate their children in French’ (p. 41). But soon ‘Arabophone’ and ‘Francophone’ became shorthand for a cultural, social and political divide that crystallized in the war and was quickly assimilated to a distinction between Kabylia and the rest of Algeria: ‘Kabyles were indeed more “Francophone” than most other Algerians – or at least they seemed to be from an “Arab” point of view’ (*ibid.*).

When Scheele arrived in the village, she expected to be able to gather eyewitness narratives from villagers about the war of independence, thereby reconstructing the local version of the larger national history. But in chapter four, she describes how she was sent to other villages, cities, or even France, to speak with the so-called ‘experts’ on ‘Berber history’. The villagers complained: ‘We don’t have any history, everything is oral, and most of it has already been lost, because our old people die’ (p. 74). Along with the repeated statement that local written sources did not exist, the villagers also complained: ‘It’s the marabouts. They write, and then they keep it all to themselves’ (p. 75). Written history was perceived as an instrument of power rather than as a means of information. As she remained in the

village, and continued her investigation, however, Scheele uncovered a secret history everyone in the village knew, but were reluctant to talk about. The Berbers of Kabylia had been among the most active fighters in the war of independence, yet at the end of the war, Arab leaders returning from exile took over the movement, leaving Kabyle families with ‘the feeling of having been cheated of the results of their struggle’ (p. 85). Thus, the official history taught in the schools is perceived as a lie, perpetuating injustice. ‘As true historical knowledge was confined to locked shelves, the knowledge of local events became either dangerous or forgotten; the gap between what had actually happened at village level and the official history was too large to be bridged’, and that is why history is conspicuously absent from the village (p. 96).

The general consensus in the village remained that the truly beautiful and interesting and valuable things – ‘including true Berber traditions and knowledge about Berber matters’ – are outside the village (p. 148). Therefore, if Scheele had come to an authentic Kabyle village to study the Berber, the villagers would have sent her to Paris and Algiers to find out the ‘truth’ about them. In chapter five, she writes about the way that Berber identity has been constructed outside Kabyle, by the universalizing agents of Sufi Islam, by French schools and, not surprisingly, by Kabyle migrants to France. Emigration from the village was mainly concentrated in northern Paris. Migrant remittances comprise the bulk of money income in the village, and every family had many members living in France, whom Scheele divides into three groups.

The first generation, who left the village during the war of independence and who live on one street in northern Paris, remain very active in the ‘village committee’ which has the main purpose of collecting funds. This generation maintained traditional Kabyle cultural patterns of community and village. The second generation, their children, who

have French national identity, have ‘mostly become part of France’s *banlieue* culture’ (p. 119), but still try to spend at least one holiday out of two in the village. This second generation is very active in shaping the image of Berbers abroad. ‘A large proportion of students at French universities who conduct research on Kabylia are by now second-generation emigrants’, observed Scheele, ‘the numerous Berber associations in Paris are mainly run by Kabyle emigrants of a similar profile’, as are the ‘equally numerous web-sites that deal with all sort of matters relating to Kabylia in Berber culture and language’ (p. 120). Finally, there is the third generation, those who made it to France ‘on their own account’ and are more interested in individual goals, like getting a job or pursuing their education, than in communal or village goals. For them, the old men of the first generation are too oppressive; as for the second generation, who were born in France, ‘they don’t have any education, they just don’t care, everything is far too easy for them’ (p. 121). This third generation differentiates itself from the other two: ‘We just don’t live in the same world, it’s as simple as that’ (*ibid.*).

While the second half of her book could be described as ethnographic in its methodology, Scheele has produced a work of political anthropology. Her interest is not in the poetry or cuisine of the Kabyle, but as her book’s subtitle states, in knowledge, politics and community. In chapter six, for instance, she embarks on an examination of local political institutions, those ‘village assemblies’ or *tajmaetin*, made famous by romantic 19th century ethnographers. While these organizations still exist, she finds that her village abounds in political institutions ranging from a traditional council and Sufi shrine to more modern cultural associations, political parties and social movements. Notwithstanding their differences, ‘these various political institutions are strikingly similar, in terms of their personnel, their objectives and the practice’ (p. 147).

With sympathy for the persecuted and empathy for the her subjects, Scheele attempts to apply what she has learned from her case study to the larger movements of Berber resistance in contemporary Algeria. She discusses how the banning of Berber poetry which resulted in the ‘Berber Spring’ of 1980 was more than just a matter of language. ‘The linguistic issues raised were seen as symbolic of a larger political and social struggle for a more democratic and less exclusive form of government’ (p. 42). She discusses how the riots which broke out in Kabylia during the ‘Black Spring’ of 2001 were ‘another episode in the long struggle of Berbers against a central government that could not and would not take into account their inherently democratic aspirations’ (p. 47). What Scheele finds most interesting is the role played by ‘tribal committees’ or *aârouch*, in the 2001 Berber movement, which joined several village assemblies, or *tajmaetin*, together into a much larger organizational structure. In a sense, despite her disappointment at the theft of history from the local communities, there is a positive feeling that village might still matter politically.

But this is refuted by her conclusion, where she laments the failed search for village, and raises larger questions about the fuzziness of such categories which purport to local knowing:

The implicit assumption of field-work-based anthropology – that ‘things’ will become clear once they are analysed from a ‘local’ point of view – thus here proves to be erroneous. The truth about what really happened in Algeria remains elusive on all levels, and is certainly not to be found in the village, where people tend to be as much in the dark as the various political theorists puzzling over Algeria (p. 150).



Naked Light & The Blind Eye is a story set in a society that has gone through phases of change but the changes seem to make the lives of the inhabitants worse. The narrative is told in interlocking stories that comprise three parts and which are the main sub-divisions of the text. Each short story unravels into another interrelated story that helps the reader make the connection between the different mini-stories. In part one, the reader is introduced to Solomon Wenku, the main protagonist in the novel. The novel begins with the disappearance of Solomon’s wife, Tani, and this greatly troubles Solomon. But it also creates for him the occasion to reflect on his life and it is through his reflections that we

Pristine Village and Decadent City
Catherine Ndinda

Naked Light & the Blind Eye
by Sanya Osha

Future Fiction, 2010, 167 pp, \$14.95,
ISBN-10: 0982792816

know about the larger society and the influences that have shaped the life of his community. This first mini-story reads like a monologue. Solomon takes in every detail of his surroundings and

then begins to analyse each situation with a critical and sceptical eye.

The first part of the novel is set in a flat in a city suburb, where Solomon lives with his wife, Tani, and their two

children. The story moves from the flat into a slum where Tani goes to live with her friend, Shadun, after she is battered by Solomon. Whether it is in the suburb or the slum, the city described is dysfunctional, filled with heaps of garbage, potholes, beggars and general chaos.

The physical environment in a way depicts the chaos in the social environment as portrayed by Solomon’s life, which is chaotic. He is in a second marriage that is often on the brink of collapse. It is a marriage of convenience more than anything else, driven by nothing other than the survival instinct of the partners. Solomon’s wife has deserted him and gone to live with her

friend in an informal settlement. He has tried living a few days without her and realized that life has become unbearable. Despite his wife's tantrums, she has apparently played a critical role in making life tolerable. He goes to fetch his wife back but the price is almost equivalent to the dowry he paid to get her in the first place. One is left wondering whether there is not some collusion to extort money from him, given the dubious character of his wife.

In a flashback, the chaos and decadence of the city is contrasted with the pristine rural life of Oroke. The reader is taken to the world of the villagers of Oroke, who live up on the hills, far removed from the trappings of the modern world. Although some have descended to the valleys, those who remain continue to lead their lives oblivious of the changes that inevitably impact on their way of life. Their rural life is juxtaposed with the modern, urban decadence and sub-human existence and poor living conditions in the slums, which are depicted as a place of ugliness, filth, decadence and despair. The urban periphery is then contrasted with the suburban, which is modern, with the lives of the inhabitants considered to be better; but the unreliability of the water and power supply and the uncollected garbage immediately negate the idea of a well-resourced suburban existence because basic essentials are lacking. One is left asking what really is the difference between the lives of the slum dwellers and the suburbanites except for the structure and larger space of their dwellings.

The text describes a community full of tragedies, both private and communal. Tragedy in the private sphere is personified in Solomon Wenku, who starts as a promising young villager only to be confronted with tragedies in his urban existence. Although Solomon is one of those who got a good education and moved from the village to escape the misery of Oroke, the narrative suggests that his life is inextricably linked to the village. He has had affairs in this village, doing whatever he wishes just because he is educated and even siring a child with an elderly man's wife. It is in this same village that Benu, his first wife, had succeeded in trapping him down to a marriage that later ended in divorce. Solomon's marriage to Tani, the 'unspoilt' rural youngster, begins on a promising note as she initially accepts to continue living in his rural home. Her move to the city opens up a whole new world that she could only have dreamt of and the marriage takes a turn for the worse. Tani is depicted as a barbaric, crude villager who, despite her attempts to climb the ladder to middle class respectability, remains rooted in her unrefined ways. Despite her upper class pretences, her very demeanour and speech are depicted as irredeemably barbaric and beyond redemption. When in the presence of women like Mrs Farshi, whom she considers a threat to her 'throne', all her barbaric, unrefined,

uncultured and ill-bred ways emerge: she shouts when calling her daughter (Lokoma), curses and swears shamelessly and loudly, without an iota of concern for the visitor.

Solomon looks back at his life and is disillusioned that, despite having had better opportunities, his old age was filled with despair no different from that of the villagers who had remained in Oroke. Worse, he was broke and stuck in a loveless marriage. His life tragically ends when he is incapacitated by a stroke and Tani decides to desert him.

Part 2 of the novel begins with Tani attending the funeral of Solomon, dressed to kill. We are then shown Tani and Benu locked in a struggle over Solomon's property, with the mediator trying to ease the tension and resolve the conflict by narrating a number of parables. How this conflict is resolved is not clear, but it appears that in the end there is a semblance of peace. The narrative then takes a turn when Tani decides to stay in the village with her relatives. Her stay is depicted in a series of bizarre stories. In a flashback, we are taken to the life of Solomon and it is here that the details of his two marriages emerge. Tani (Solomon's second wife) is depicted as an unruly sex-crazed teenager who used underage boys to fulfil her sexual desires and then graduated to an affair with the village shopkeeper. In addition, Tani is depicted as coming from a dysfunctional family. What began as a love story between Tani's parents takes a dip when Tani's father remorselessly has affairs with other women despite pleas from his wife. Tani's mother decides to take revenge by seeking lovers from among the men in the village. Her affairs end tragically when her own husband sexually molests her. His wayward ways too come to an end when his own cat bites off his genitals.

There is also the tragedy of the village madman, Kanida, who, in a feat of hunger, steals some puppies and makes a meal out of them. He is then confronted by some rough men eager to sniff the life out of him for eating the puppies. He is beaten and when passersby see him being attacked, they intervene on his behalf. His life is spared, thanks to the intervention of villagers who sympathise with him. Kanida is again caught stealing plantains by the owner of a farm near his abode. The young farmer strikes him and he falls down to the ground, wailing. When the farmer then rushes to get a knife in order to kill him, Kanida seizes the opportunity to escape. He lives to see another day but does not stop his pilfering and anti-social ways. His playing with fire comes to an end one night when he decides to sneak into a number of homes, seeks out the women and rapes them, starting with Tani's sister. Kanida is caught and taken to the centre of the village where he is clobbered to death by a mob; his body is not buried but thrown into a

forest in the village believed to be an abode of evil spirits.

In the story of a young boy who is caught by a teacher stealing foodstuffs from his kitchen, the boy is given three options of punishment, all of which are likely to result in severe bodily harm. The delinquent finally chooses to lose one ear. The cutting of his ear gives him such excruciating pain that his scream reverberates in the neighbourhood, but there is no one to rescue him because the nearest homestead is very far. The boy goes home and reports to the elders, who then confront the teacher. The teacher swears at the elders and tells them that they can do whatever they like but that whoever reports him to the police must be ready to die. Given the option of reporting the matter to the police and losing their lives or letting the matter rest and saving their skin, they choose the latter. The narrative depicts a total breakdown of law and order where the aggrieved villagers take matters into their own hands and the authorities represented by the police have little or no influence in dealing with civil cases and conflict among the villagers. Every offence is met with untold brutality.

In the story of a woman who stole some yams, she was stripped naked and frog-matched to the village shrine where she was forced to drink a concoction administered only to people who commit abominable acts in Oroke. Drinking the concoction symbolises one's social death, the destruction of one's reputation and exclusion from communal life. When this is done, she is as good as dead because she is ostracized and left to suffer with her children. Yet, it appears that women are treated more harshly than men; this woman is publicly humiliated, dehumanized and shamed; and in addition, she is handed over to the authorities. There is no end to her woes until she dies. The yam thief is the metaphor of the woman who is poor and has no recourse for her poverty. When she steals to feed her children she is brutalized, dehumanized, humiliated and shamed in a way that men are not. Women's treatment is worse than that of men who commit similar offences. The cruelty with which her pilfering is met is incomparable to the transgressions of the men that rape women and kill fellow villagers and get away with it. While the delinquent offender loses an ear and in fact has the sympathy of the elders who then confront Manari the teacher, there is neither mercy nor sympathy for the woman and the whole village turns up to witness her humiliation. This story is reminiscent of the woman in the bible caught in adultery and whom the whole community was ready to stone had Jesus not intervened, challenging anyone who had not sinned to cast the first stone. Ironically, in the biblical story, the man with whom the woman had committed adultery was not in the

picture, again reinforcing the universal discrimination against women and their oppression across cultures. In Oroke village, customary laws are depicted as cruel, harsh and punitive against women much more than they are to men. Men can get away with the same crimes for which society condemns women to oblivion.

Towards the end of the second part of the novel, soldiers invade the village of Oroke, kill randomly, injure, maim, and rape women indiscriminately. Those who dare question the actions of the soldiers are either treated with brutal violence or disappear without a trace. The same violence is depicted in part three of the novel, where people in the city are stopped at roadblocks and have to bribe their way out or else get killed. We are also shown the arbitrary arrest of innocent people who then have to bribe their way out of police cells. The novel succeeds in depicting a hopelessly corrupt society, where there is no law and order and where the agents of the state use their power with impunity to kill, rape and arrest civilians simply going about their business. Although part one alludes to the invasion of the village by white people and then by Arabs, the presence of the military in the village emerges towards the end of part two of the novel and in part three, where the story is set in the city. Everything in this society, from the rural to the urban, from private to public spaces, from the young to the elderly, is depicted as being chaotic. Hopelessness, despair and disillusionment pervade the public and private lives of people in a society that seems to have disintegrated.

The novel is successful in portraying the chaos in the physical, social and political environment; at the same time, it succeeds in bringing out the despondency that accompanies the chaos. One is left wondering whether in the midst of all the confusion, chaos and oppression, the author could not find or create space for beauty, order, tranquillity and hope. Although the text successfully describes life under the Nigerian military regime, there is a gap in the transition to democracy and how the life of the protagonists might have changed. Nevertheless, this does not diminish the contribution of the novel to depicting life under military regimes. This tragic narrative is told with bits of rib-cracking humour. The author uses a range of stylistic devices such as suspense, flashbacks, metaphors, poetry and parables to enliven the tragedy as it unfolds. It is the story of a society encumbered by a range of challenges for which there are no easy solutions. It adds to the growing anthology of works emerging from Africa and makes an interesting reading.



To the best of my knowledge, Afyare Abdi Elmi's book provides unequalled documentation on the actors in the drama of Somalia. The explanation of this drama, the decomposition of the state which has unfolded since 1991 (the fall of Siyad Barre), demands a return to the country's history from independence in 1960 until the fall of Barre in 1991. And on this point, Afyare is terse (see page 17), to say the least.

The Two Periods of the Siyad Barre Regime (1969-1982, 1982-1991)

Was the 'first republic' from 1960 to 1969 a 'democracy'? Yes, if one views its practice of multi-party electoral politics and relative freedom of organisation and expression. But it was a 'neocolonial democracy', as were many African countries at the time. Its open economy, dominated by the traditional colonial interests of Europe (especially Italy and Great Britain), depended to the extreme on 'aid' (European and international). The First Republic disappointed all those who expected better and more independence and unity (of the former Italian and British Somalilands). It disappointed virtually all of the 'people', including the middle class, embryonic as it was.

The coup of Siyad Barre (1969) was thus well received by the country as a whole. This was because he promised to do what the neocolonial formula did not allow: 'development' for the benefit of the country and its people. His characterisation as 'socialist', which Afyare adopts, is a bit too succinct and hasty. Yes, the regime proclaimed itself as such, like many others in Africa at the time – a fashionable epithet in the era of Bandung and Non-Alignment. Yes, it was more or less 'recognised' as such by the Soviet Union, which supported Non Alignment, which the Western powers by contrast saw as a 'dangerous enemy'.

The regime was actually what I would call 'popular nationalist' and its achievements – during its first phase from 1969 to 1982 – were real and largely established its credibility and legitimacy.

The regime didn't just develop a 'nationalist discourse' on the unity of the Somali people, leaving open the issue of 'recovery' of Djibouti, the Ethiopian Ogaden, and the North Frontier District in Kenya. It laid the foundations for a renewal of the Somali nation by the formal adoption of its language and by a marked development of education in Somali. It thus recognised the fundamental reality of this dimension of national identity: Somalis are not 'Arabs', they are an African nation with their own language and culture, and also Muslim. Economic development – however modest – of administrative and social services (education, health, infrastructure) provided a basis – albeit fragile – for growing urbanisation and especially for the formation of a middle class and gave the regime a degree of legitimacy.

This regime certainly was not 'democratic'. Not by 'Western' criteria,

Is There a Solution to the Problems of Somalia?

Samir Amin

Understanding the Somalia Conflagration : Identity, Political Islam and Peacebuilding

by Afyare Abdi Elmi

Fahamu Books & Pambazuka Press, Pluto Press, 2010,
ISBN-10 1-906387-76-1, £13.95

since it was based on a single party, but especially because it was not completely 'open' to capitalism, as were other single-party African regimes (Côte d'Ivoire, Malawi), which were not qualified as 'undemocratic'! In today's language, democratic and market-based are recognised as the two breasts of 'good governance', and today, just as yesterday, Western powers are satisfied as long as an openness to markets is guaranteed (to the extreme), with or without democracy!

But the regime was also not 'democratic' in another, higher sense. It was facing a historic reality: the importance of clans in the definition of the multiple identities of the Somali nation. Like many other African regimes faced with multiple 'ethnicity', the regime was content to deny the fact and, from there, to treat 'clan resistance' with contempt and repression. It was the same with Islam, which the regime, without being 'secular' in the true sense of the term (despite advances in this direction on matters of family law, which became less biased against women), denied the right to be political.

I have described this model of behaviour as 'enlightened despotism'! I even think that under the conditions of the country at the time, one could hardly aspire for much better. This 'enlightened despotism', had it been supported from outside (instead of being opposed), would have undoubtedly created somewhat more favourable conditions for a possible evolution towards democratisation of society and politics.

At the time, Mengistu's Ethiopia, South Yemen, the Eritrean liberation fronts, all proclaimed themselves 'socialists', and they were within more or less the same limits. This common denominator – anti-imperialist and popular – could have been an asset to bring them together. Which is what Fidel Castro proposed: to build a large 'confederation' (Ethiopia, Somalia, South Yemen) balanced in national and religious terms. Progress in this direction, which was not 'impossible', would have both strengthened the position of this region (the gates of Suez) in its confrontation with the ambitions of the imperialist powers, and further expanded its base for development.

This was not the path chosen by the partners in the region. In response to the rapid exhaustion of possibilities for their development, in the fragile context

of Somalia on the one hand and the drain on Ethiopia of the war in Eritrea on the other, the Mengistu and Siyad Barre regimes preferred to choose the card of narrow 'nationalism' to restore their image, engaging in the Ogaden War of 1977/78.

That's when Siyad Barre brutally became a 'turncoat', abandoning 'socialism' and Soviet support, which he bartered against the backing of Saudi Arabia and the United States. This reversal certainly says something about the fragility of the previous convictions of an individual! It's true that in this Ogaden war, the Soviet Union sided with Ethiopia and made Somalia responsible for its outbreak, because of its armed support for the Somali Ogaden liberation movement. The USSR certainly saw, not without good reason, that Ethiopia was, thanks to its demographic weight and its historical and firm commitment to independence, a far superior asset compared to other countries in the region. For its part, the US thought for that same reason that Ethiopia was the real enemy to be beaten in the region.

The second period of the Barre regime (1982-1991) cannot be confused with his first, as unfortunately Afyare does (an 'undemocratic' regime with no further clarification). The regime slipped toward the 'openness' (including to Saudi capital) so appreciated by the imperialist powers. At the same time, these powers ceased to reproach him for his violent methods of repression, which however worsened, inciting clans excluded from power to rebellion. The penetration of political Islam supported by the new Saudi ally would then be able to thrive, with, again, the blessing of Washington.

The Decomposition of the State

What followed was inevitable: the collapse of the state, clan wars and warlords, the arrival of movements proclaiming political Islam, the deterioration of basic living conditions, the destruction of the middle class and ultimately piracy.

Must we then resign ourselves and think that a 'compromise' including clans and Islamic movements is the only possible response to the challenge? That would require forgetting that the clans do not want a state and the warlords are thus the real power that knows how to manipulate them. It would require

forgetting that political Islam is not capable on its own of governing any country. Despite appearances, this Islam is always at the service of those social interests for which it serves to mask reality: in the Gulf countries, the real power is that of archaic clan aristocrats who control oil incomes, and not the scholars who are little more than their ideological façades. In a poor country like Somalia, Islamic Courts may well give the appearance of a government and are content to cut off the hands of petty criminals and subject women to male oppression; the 'small market' makes up the rest. This formula cannot rebuild the state.

This persistent chaos, is it 'acceptable' to the 'powers' and to neighbours?

Western powers claim in their speeches that they want to help develop regimes associated with multi-party democracy, elections and open markets; they even claim that these two goals are complementary to one another. This complementarity is not at all obvious, neither in theory nor in practice. In fact, the only real objective being pursued is opening the market, with or without 'democracy', which is sacrificed in the name of 'stability'. This requires a 'state', at least in those countries which are of interest for important investments (mining for example) or for their market potential. In certain cases, as seen in the Democratic Republic of Congo, it is enough to secure control of the mining areas of interest through associated warlords or through foreign military intervention (as occurred in Rwanda). But for others, like Somalia?

The United States is still intervening in Somalia, but why and how? And what have been the results? Washington claims that chaos is no longer acceptable, although undoubtedly it is in other circumstances, since it opens up opportunities for 'terrorists' (al-Qaeda in this case) with whom the United States is at war. But can we lend credibility to that argument? 'Terrorism' has come up precisely to give the appearance of legitimacy to a project of a very different nature: the military control of the planet and thereby exclusive access to its resources. That is why the US does not insist so much in the case of Somalia, and leaves the warlords, clans and Islamists alone.

The US first tried direct intervention. But it only showed their military and political incapacity to successfully carry out this 'police operation'. Twelve GIs killed and there was a stampede to leave! Washington then turned to Ethiopia, passing through that camp after the fall of Mengistu. But although the entry of Ethiopian forces into Somalia in 2006 faced no serious obstacles, the new occupants once again proved unable to contain effectively the resistance (who were called 'terrorists' or otherwise), let alone establish a stable government, and were forced to retreat as well.

The results of all these attempts to 'stabilise' Somalia thus came to nothing. But the persistence of chaos scarcely bothers the United States. Perhaps to

the contrary, it is very useful; because it allows Washington to justify its pursuit of its ‘war against terrorism’ elsewhere, and for other purposes!

The chaos in Somalia does not bother other countries of the region. On the contrary, it probably helps create an acceptance for the authority of Addis Ababa and Nairobi in the Ogaden and on the Kenyan border area. They may prefer this power to the chaos that accompanies warlords, clans and Islamic movements.

Without doubt, piracy in the Indian Ocean causes problems. Yet, we must remember here – something never mentioned in the mainstream media – that this piracy is a response to another piracy that preceded it: the plundering of marine resources and their destruction through pollution of the ocean, unrestricted by a Somali state that could enforce international laws. Somali fishermen, who were the victims, had little alternative but to turn to piracy. Then, with chaos in the country, new warlords became racketeers through this piracy. But this argument is secondary, and we would like to see not only the ‘immediate actors’ (the ‘pirates’) and the racketeer warlords in the dock, but also the foreign pirates who pillaged and ransacked the living resources of Somali fishermen.

Is There a Possible Solution?

Chaos without end looms on the long visible horizon in Somalia. This does not bother the Western powers, nor the neighbours.

But will the ‘Somali people’ be able, by themselves, to ‘get out’ of it? One is not forbidden to doubt this. Examples of people engaged in veritable self-destruction do exist in history. Even imagining that the same powers and neighbours let things evolve by themselves in Somalia – which is by no means guaranteed – the forces in place in the country are all unable to rebuild the state and nation. Islamic movements are not better placed in this light than the clan leaders and warlords. The Islam proposed by political Islam in all its diverse organisations (‘extremist’ or even ‘terrorist’ and so-called ‘moderate’) is definitely an obscurantist Islam, unable to help understand the nature of contemporary world challenges. It is a version of Islam at the service of primitive and brutal forms of exploitation of the weak (‘the people’) by the ‘strong’ (the ruling cliques who exploit the return to religion). And these ‘strong’ are nothing but transmission belts for the country’s integration into the global system dominated by the monopolies of the Triad (USA, Europe, Japan). The Somalian ‘small market’ provides no means of resistance to this domination, and the leaders of Islamic movements may not even be aware of this.

But the possibilities of crystallisation of a new ‘progressive’ force which could understand it are weak, since the chances of developing a model of ‘enlightened despotism’ of the first Siyad Barre have been ruined.

That’s why I expressed the view that, even if an ‘agreement’ was to be achieved by the forces acting on the ground (clans, warlords, Islamist movements), or even if one of them was able to prevail militarily (and both assumptions are unrealistic), no viable solution would emerge. The specific developments presented by Afyare in his book, including his detailed history of conflicts, in themselves demonstrate that there is nothing to expect from the mix of forces who occupy the Somali scene.

So? Could the ‘international community’ impose another solution? I seriously doubt it. First, because this self-proclaimed ‘international community’ is nothing but Washington, supported by its subordinate allies in Europe and Japan. And Washington is not bothered by the chaos in Somalia – it is even useful for the reasons I have given.

In addition, even in the event of some odd reason which would call for intervention (unlikely in my opinion), and even if Washington decided, the US is effectively unable to manage this challenge successfully. The Washington establishment is, on this level, close to the void – composed of ‘elites’ unable to understand societies of the Planet other than their own. The difference that separates them in this regard from the ruling classes of colonial empires is huge. The ability to intervene of the UN, the only legitimate institution to speak for the ‘international community’, is nullified by its submission to the wishes of the G7 (led by the United States).

The only possible solution to the chaos in Somalia would come from the African community, especially a community that could be formed by the countries of the region. The proposals made some time ago by Fidel Castro thus gain contemporary relevance.

But here again, conditions are not what they were at the time these proposals were made. In the present state of things, Addis Ababa is not interested in rebuilding a viable Somali state. Ethiopia is, and will remain, the centre of gravity of the region. It is the only state worthy of the name by its size and by the tradition of its political culture. This was proven by the failure to split the country on ‘ethnic’ grounds as envisioned by Washington. This project has not been defeated by the current alliance between the rebels of Tigray and Eritrea (and again in conflict with Asmara!), an alliance rallied for a moment by the projected dismemberment of Ethiopia. It was defeated by the ‘people’ of Ethiopia, however vague that term. An Ethiopian renaissance remains, therefore, possible; I would say even probable, if not certain. Although the formulation may seem a paradox, the reconstruction of a viable Somali state depends largely on the rebirth of a united Ethiopia, strong, independent, able to move forward in a line of popular development, an Ethiopia able therefore to take initiatives and lead the other countries of the region along this line.

Note

This article should be read along with chapters VI and VII (the latter written by Joseph Vansy) of my old book, *Ethnicity in the Assault of Nations* (Paris: L’Harmattan, 1994), which deals with Ethiopia and Eritrea. Iqbal D. Jhazbhay’s book, *Somaliland: an African Struggle for Nationhood and International Recognition* (Pretoria: South African Institute of International Affairs, 2009) confirms my analysis: to escape the chaos that political Islam has created in the territory of the former Italian Somaliland, the citizens of former British Somaliland seceded and thus preserved their peace – proof that political Islam is a source of disaster for the Somali nation.



L’ouvrage de Afyare Abdi Elmi fournit une documentation sans équivalent à ma connaissance, concernant les acteurs du drame de la Somalie. L’explication de ce drame – la décomposition de l’Etat qui se déploie depuis 1991 (la chute de Siyad Barre) – impose un retour sur l’histoire du pays, depuis son indépendance (1960) jusqu’à la chute de Barre. Et sur ce point Afyare est laconique (voire la page 17) pour le moins qu’on puisse dire.

Les deux temps du régime de Siyad Barre (1969-1982, 1982-1991)

La « première République » – de 1960 à 1969 – était-elle une « démocratie » ? Oui, si l’on s’en tient à sa pratique politique électorale pluripartiste et à la liberté relative d’organisation et d’expression. Mais c’était une « démocratie néocoloniale » comme l’étaient beaucoup de pays africains à l’époque. Son économie, ouverte, dominée

Y a-t-il une solution aux problèmes de la Somalie?

Samir Amin

Understanding the Somalia Conflagration

par Afyare Abdi Elmi

Fahamu Books & Pambazuka Press, Pluto Press, 2010,
ISBN-10 1-906387-76-1, £13.95

par les intérêts coloniaux traditionnels de l’Europe (en particulier de l’Italie et de la Grande Bretagne) dépendait à l’extrême de « l’aide » (européenne et internationale). La première République décevait tous ceux qui attendaient mieux et plus de l’indépendance et de

l’unité (de l’ex Somalie italienne et du Somaliland britannique), pratiquement tout le « peuple », classes moyennes – à l’époque embryonnaires – comprises.

Le coup d’Etat de Siyad Barre (1969) a été de ce fait fort bien reçu par le pays

dans son ensemble. Car il promettait de réaliser ce que la formule néocoloniale n’avait pas permis : un « développement » au bénéfice du pays et de son peuple. Sa qualification de « socialiste » – qu’Afyare adopte – est un peu trop succincte et rapide. Oui le régime se proclamait tel, comme beaucoup d’autres en Afrique à l’époque – celle de l’ère de Bandung et du Non Alignement. Oui, il a été plus ou moins « reconnu » comme tel par l’Union Soviétique, qui soutenait le Non Alignement dans lequel les puissances occidentales par contre voyaient un « adversaire dangereux ».

Le régime était en fait ce que j’ai qualifié de « national populaire » et ses réalisations – au cours de la première phase de son déploiement, de 1969 à 1982 – ont été réelles et ont largement fondé sa crédibilité et sa légitimité.

Le régime n’a pas seulement développé un « discours nationaliste »

sur l’unité du peuple somali, laissant ouvert le dossier de la « récupération » de Djibouti, de l’Ogaden éthiopien et du région Somalil kényan. Il a jeté les bases d’une rénovation de la nation somali par l’adoption officielle de sa langue et par un développement marqué de l’éducation dans celle-ci. C’était par là même reconnaître la réalité fondamentale de cette dimension de l’identité nationale : les Somali ne sont pas des « Arabes » ; ils constituent une nation africaine avec sa langue et sa culture propres, par ailleurs musulmane. Le développement économique – si modeste ait-il été –, celui des services administratifs et sociaux (éducation, santé, infrastructures) fournissait une base – certes fragile – à l’urbanisation accentuée et surtout à la constitution de classes moyennes, donnant au régime de ce fait une bonne légitimité.

Certes, ce régime n’était pas « démocratique ». Il ne l’était pas au vu du critère « occidental », puisque fondé sur le Parti unique, mais surtout non intégralement « ouvert » au capitalisme comme l’étaient d’autres régimes africains de parti unique (Côte d’Ivoire, Malawi) non qualifiés, eux, de « non démocratiques » ! Car si dans la langue en usage aujourd’hui démocratique et marché sont censés constituer les deux mamelles de la « bonne gouvernance », dans les faits – aujourd’hui comme hier – les puissances occidentales sont satisfaites dès lors que l’ouverture du marché (à l’extrême) est garantie, avec ou sans démocratie !

Mais le régime n’était pas non plus « démocratique » dans un autre sens, plus élevé. Il était confronté à une réalité historique : l’importance des clans dans la définition des identités multiples de la nation somali. Comme beaucoup d’autres régimes africains confrontés à la multiplicité « ethnique », le régime se contentait de nier le fait et, à partir de là, de traiter les résistances claniques » par le mépris et la répression. Il en allait de même concernant l’Islam, auquel le régime – sans être « laïc » au sens vrai du terme, en dépit d’avancées dans cette direction sur les questions du code de la famille, moins défavorable aux femmes – refusait le droit d’être politique.

J’ai qualifié ce modèle de comportement de « despotisme éclairé » ! Je pense même que, dans les conditions du pays et de l’époque on ne pouvait guère aspirer à beaucoup mieux. Ce « despotisme éclairé », s’il avait été soutenu par l’extérieur – au lieu d’être combattu par lui – aurait sans doute créé des conditions moins défavorables pour une évolution possible en direction de la démocratisation de la société et de la politique.

A l’époque, l’Ethiopie de Mengistu, le Yémen du Sud, les résistants érythréens, se proclamaient tous « socialistes » et l’étaient plus ou moins avec les mêmes limites. Ce dénominateur commun – anti impérialiste et populaire – aurait pu constituer un atout pour les rapprocher. Ce que Fidel Castro avait alors proposé : construire une grande « confédération » (Ethiopie, Somalie,

Yémen du Sud) équilibrée en termes nationaux et religieux. Des avancées dans cette direction qui étaient loin d’être « impossibles », auraient à la fois renforcé la position de cette région (les portes de Suez) dans sa confrontation avec les ambitions des puissances impérialistes et donné plus d’ampleur à sa base de développement.

Cela n’a pas été la voie choisie par les partenaires de la région. En réponse à l’épuisement rapide des possibilités de leur développement dans le cadre fragile de la Somalie d’une part et de l’épuisement infligé à l’Ethiopie par la guerre d’Erythrée d’autre part, les régimes ont préféré choisir la carte du « nationalisme » étroit pour redorer leur blason, s’engageant dans la guerre de l’Ogaden de 1981.

C’est alors que Siyad Barre a brutalement « retourné sa veste », abandonné le « socialisme » (et le soutien soviétique) troqué contre celui de l’Arabie Saoudite et des Etats Unis. Ce retournement dit certainement quelque chose sur la fragilité des convictions antérieures apparentes de l’individu ! Il est vrai que dans la guerre de l’Ogaden en question, l’Union soviétique avait pris position en faveur de l’Ethiopie et rendu la Somalie responsable, par son soutien armé au Mouvement de libération (Somali) de l’Ogaden. L’URSS voyait certainement, non sans raisons valables, que l’Ethiopie constituait, par sa masse démographique et son attachement historique et ferme à l’indépendance, un atout bien supérieur comparé aux autres pays de la région. De leur côté les Etats Unis pensaient de la même manière que l’Ethiopie était – précisément de ce fait - le véritable ennemi à abattre dans la région.

Le second temps du régime de Barre (1982-1991) ne peut donc être confondu avec son premier temps, comme malheureusement Afyare le fait (régime « non démocratique » sans autre qualification). Le régime glissait vers « l’ouverture » (notamment aux capitaux saoudiens) tant appréciée par les puissances impérialistes. En même temps ces puissances cessaient de lui reprocher ses méthodes de répression violente, qui pourtant s’aggravaient, incitant à la révolte les clans exclus du pouvoir. La pénétration de l’Islam politique, soutenue par le nouvel allié Saoudi allait alors pouvoir s’épanouir, avec, encore une fois, la bénédiction de Washington.

La décomposition de l’Etat

Ce qui a suivi était inéluctable : l’effondrement de l’Etat, les guerres claniques et les seigneurs de guerre, l’implantation de mouvements se réclamant de l’Islam politique, la dégradation des conditions de vie élémentaires, la destruction des classes moyennes, et en fin de compte la piraterie.

Doit-on alors se résigner et penser qu’un « compromis » intégrant les clans et les mouvements islamiques est la seule réponse possible au défi ? C’est oublier que les clans ne veulent plus d’Etat et que les seigneurs de guerre

constituent de ce fait la véritable puissance qui sait les manipuler. C’est oublier que l’Islam politique n’est pas capable, à lui seul de gouverner un pays quelconque. En dépit des apparences, celui-ci est toujours au service d’intérêts sociaux dont il ne sert qu’à masquer la réalité : dans les pays du Golfe, le pouvoir véritable est celui des aristocraties claniques archaïques qui contrôlent les rentes pétrolières et non celui des ulémas qui ne sont guère que leurs couvertures idéologiques. Dans un pays pauvre comme la Somalie, les tribunaux islamiques peuvent bien se donner l’apparence de gouverner et se contenter à cet effet de couper les mains des petits délinquants et de soumettre les femmes à l’oppression masculine ; le « petit marché » fait le reste. La formule n’implique pas la reconstruction de l’Etat.

Ce chaos – durable – est-il « acceptable » par les puissances et par les voisins ?

Les puissances occidentales prétendent dans leurs discours vouloir aider à mettre en place des régimes associant la démocratie politique pluripartite et électorale et l’ouverture des marchés ; et prétendent même que ces deux objectifs sont complémentaires l’un de l’autre.

Cette complémentarité n’est évidemment en rien établie, ni en théorie, ni en pratique. En fait le seul objectif réel poursuivi est l’ouverture des marchés, avec ou sans « démocratie » (sacrifiée au nom de la « stabilité »). Cela exige un « Etat », au moins dans les pays intéressants pour des investissements importants (miniers par exemple) ou pour leur marché potentiel. Dans certains cas, comme on le voit en République Démocratique du Congo, il suffit de s’assurer du contrôle des zones minières intéressantes, par l’intermédiaire de Seigneurs de guerre associés ou par l’intervention militaire étrangère (celle du Rwanda en l’occurrence). Mais pour les autres, comme la Somalie ?

Les Etats Unis sont néanmoins intervenus en Somalie, mais pourquoi et comment ? Et quels en ont été les résultats ? Washington prétend que le chaos, sans doute acceptable dans d’autres conditions, ne l’est plus, dès lors qu’il ouvre des possibilités aux « terroristes » (*al Qaida* en l’occurrence) avec lesquels les Etats Unis sont en guerre. Mais peut-on faire crédit à cette thèse ? Le « terrorisme » est venu bien à propos pour donner l’apparence de la légitimité à un projet d’une toute autre nature : le contrôle militaire de la planète et par ce moyen en celui de l’accès exclusif à ses ressources. Telle est la raison pour laquelle les Etats Unis n’insistent pas beaucoup dans le cas de la Somalie et laissent donc faire les seigneurs de guerre, les clans et les Islamistes.

Les Etats Unis ont tenté une première intervention directe. Mais celle-ci a seulement démontré leur incapacité militaire et politique à mener à bien, avec succès, cette « opération de police ». Douze GIs tués et ce fut la débâcle ! Washington a alors eu

recours à l’Ethiopie, passée dans son camp après la chute de Mengistu. Mais bien que l’entrée des armées éthiopiennes en Somalie en 2006 ne se heurtait à aucun obstacle sérieux, les nouveaux occupants qui s’avéraient une fois de plus incapables de répondre avec efficacité au harcèlement des résistants (qu’on les qualifie de « terroristes » ou autrement), encore moins de mettre en place un gouvernement stable, ont été contraints à leur tour de se retirer.

Les résultats de toutes ces tentatives de « stabiliser » la Somalie ont donc été nuls. Mais pour autant, la persistance du chaos n’est en fait guère gênante pour les Etats Unis. Peut-elle-même, tout au contraire, elle est fort utile car elle permet à Washington de donner crédit à la poursuite de sa « guerre contre le terrorisme » ailleurs, et pour d’autres objectifs !

Ce chaos somalien ne gêne pas davantage les pays de la région. Peut-être même au contraire contribue-t-il à faire accepter le pouvoir d’Addis Abeba et de Nairobi aux Somali de l’Ogaden et de la frontière kenyane, qui pourraient préférer ce pouvoir au chaos qui accompagne celui des seigneurs de guerre, des clans et des mouvements islamiques.

Sans doute la piraterie dans l’Océan Indien fait-elle désormais problème. Encore doit-on rappeler ici – ce qui n’est jamais dit dans les médias dominants – que cette piraterie vient en réponse à une autre qui l’a précédé : le pillage des ressources halieutiques et leur destruction par la pollution de l’Océan désormais sans restriction faute d’Etat somalien pour faire respecter les lois internationales. Les populations somaliennes de pêcheurs, qui en sont les victimes, n’avaient alors guère d’autre alternative que de celle de se livrer à leur tour à la piraterie. Certes, dans les conditions du chaos qui règne dans le pays, de nouveaux Seigneurs de la guerre se sont trouvés en mesure de racketter cette piraterie. Mais cet argument est accessoire et on aimerait bien voir sur le banc des accusés, non seulement les « acteurs immédiats » (les « pirates »), voire les Seigneurs de guerre qui les rackettent, mais tout autant les pirates étrangers qui pillent et saccagent les ressources dont vivent les pêcheurs somaliens.

Y a-t-il une solution possible ?

Le chaos sans solution se dessinant à l’horizon visible se prolonge en Somalie. Cela ne gêne ni les puissances occidentales, ni les voisins.

Mais le « peuple somalien » sera-t-il capable, par lui même, de « s’en sortir » ? Il n’est pas interdit d’en douter. Les exemples de peuples s’étant engagés dans une véritable autodestruction fatale existent dans l’histoire. En imaginant même que les puissances et les voisins laissent les choses évoluer par elles mêmes en Somalie – ce qui n’est pas garanti – les forces en place dans le pays sont toutes incapables de reconstruire l’Etat et la nation. Les mouvements islamiques ne sont pas mieux placés sous cet angle que les directions claniques et les

Seigneurs de guerre. L’Islam que propose l’Islam politique, dans toute la diversité de ses organisations (« extrémistes », voire « terroristes », et « modérées », ou dites telles) est forcément un Islam obscurantiste, incapable d’aider à comprendre la nature des défis du monde contemporain. Car il est un Islam au service du maintien de formes brutales et primitives de l’exploitation des faibles (« le peuple ») par les « forts » (les cliques dirigeantes qui instrumentalisent le recours à la religion). Et ces « forts » ne sont rien d’autre que des courroies de transmission de l’intégration du pays dans le système mondial dominé par les monopoles de la triade (Etats Unis, Europe, Japon). Le « petit marché » somalien n’offre aucun moyen de résistance à cette domination, et les dirigeants des mouvements islamiques n’en sont peut être même pas conscients.

Or les possibilités de cristallisation d’une force nouvelle « progressiste » qui puisse le comprendre sont faibles, depuis que les chances de développement du modèle de « despotisme éclairé » du premier Siyad Barre ont été ruinées.

C’est la raison pour laquelle j’ai exprimé le point de vue qui même si un « accord » parvenait à être réalisé par les forces en action sur le terrain (les clans, les Seigneurs de la guerre, les mouvements islamistes), ou même si l’une d’entre elles parvenait à s’imposer militairement (et les deux hypothèses sont peu réalistes), aucune solution viable n’en sortirait. Les développements précis présentés par Afyare dans son livre, le récit détaillé des conflits, constituent à eux seuls la démonstration qu’il n’y a rien à attendre de l’ensemble des forces qui occupent la scène somalienne.

Alors ? La « communauté internationale » pourrait-elle imposer une autre solution ? J’en doute fort. D’abord parce que cette « communauté internationale » autoproclamée n’est rien d’autre que Washington, soutenu par ses alliés subalternes européens et japonais, et Washington n’est pas gêné par le chaos somalien ; celui-ci lui est même utile pour les raisons que j’ai données.

Ensuite, parce que même si pour une raison curieuse qui appellerait à l’intervention (improbable à mon avis)

et même si Washington en décidait ainsi les Etats Unis sont en fait incapables d’en gérer le défi avec succès. L’establishment de Washington est, sur ce plan, proche de la nullité, composé « d’élites » incapables de comprendre les sociétés de la Planète autre que la leur. L’écart qui les sépare sur ce plan de ce que furent les classes dirigeantes des Empires coloniaux est gigantesque. De son côté la capacité d’intervention de l’ONU qui est la seule institution légitime pour parler au nom de la « Communauté internationale » est annihilée par sa soumission aux volontés du G7 (dirigé par les Etats Unis).

La seule solution possible au chaos somalien ne peut être apportée que par la communauté africaine, en particulier celle qui pourrait être constituée par les pays de la région. Les propositions qui avaient été faites en leur temps par Fidel Castro paraissent de ce fait d’une actualité évidente.

Mais ici encore, les conditions ne sont plus ce qu’elles étaient à l’époque où ces propositions furent avancées. Dans l’état actuel des choses, Addis Abeba n’est pas intéressé par la reconstruction d’un Etat somalien viable. Or l’Ethiopie

est, et restera, le centre de gravité de la région. C’est le seul Etat digne de ce nom par sa masse et la tradition de sa culture politique. La preuve en a été donnée par l’échec du projet d’éclatement du pays sur des bases « ethniques », comme Washington l’avait envisagé. Ce projet n’a pas été mis en échec par le régime issu de l’alliance entre les rebelles du Tigré et les Erythréens, aujourd’hui en place (et à nouveau en conflit avec Asmara !), un régime rallié un moment au projet de démembrement de l’Ethiopie. Il a été mis en échec par le « peuple » éthiopien, si vague soit le sens de ce terme. Une renaissance éthiopienne reste, de ce fait, possible. Je dirai même probable, sinon certaine. Bien que la formulation puisse paraître paradoxale, la reconstruction d’un Etat somalien viable dépend largement de la renaissance d’une Ethiopie unie, forte, indépendante, capable d’aller de l’avant dans une ligne de développement populaire, une Ethiopie capable de ce fait de prendre des initiatives et d’entraîner dans cette voie les autres pays de la région.

Note

Lire en complément à cet article les chapitres VI et VII (ce dernier écrit par Joseph Vansy) de mon ouvrage ancien, *L’Ethnie à l’assaut des Nations* (L’Harmattan, 1994), qui traite de l’Ethiopie et de l’Erythrée. L’ouvrage de Iqbal D. Jhazbhay, *Somaliland : an African Struggle for Nationhood and International Recognition* (Pretoria : South African Institute of International Affairs, 2009) confirme mon analyse: pour échapper au chaos que l’Islam politique a créé sur le territoire de la Somalie ex italienne, les citoyens du Somaliland ex-britannique ont fait sécession et ont ainsi préservé chez eux la paix ; preuve que l’Islam politique est à l’origine du désastre pour la nation somali.



Au nom d’une supériorité civilisationnelle, le continent africain se trouve conféré, aujourd’hui, un nouveau mode de vie bâti sous la tutelle de la culture occidentale. L’enracinement du « modèle français », en particulier, ne date pas d’aujourd’hui, car agressée, bafouée, humiliée de par une conquête remontant au XIXe siècle, l’Afrique continue à subir les séquelles d’une colonisation empruntant, à nos jours, un visage de déculturation et de fascination exaltante.

La résistance du jeune africain à l’égard d’une altérité illusoire demeure peu manifeste. Ce dernier s’abandonne dans les bras d’une nouvelle ère ; celle de la mondialisation et du brassage culturelle, laissant ainsi se noyer au fin fond d’un passé précolonial son authenticité et son appartenance au continent noir.

Dans son discours inaugural des actes des premières rencontres philosophiques internationales Francophones de Yaoundé en 2007, le Ministre de l’Enseignement Supérieur du Cameroun observa à ce sujet que : « *Le chantier de la mondialisation a un ingénieur identifié, un maître*

Déculturation, acculturation :
Quel devenir pour l’Afrique ?

Soraya Mouloudji-Garroudji

L’impact de la culture occidentale sur les cultures africaines
par Essé Amouzou

Études africaines/ l’Harmattan/Condé-sur-Noireau, 2009, 177p, prix : 18 •,
ISBN : 978-2-296-07520-7

d’ouvrage historiquement reconnu : *c’est l’Europe, qui, sous couvert et sous couleur de « civilisation », a embarqué les autres continents dans son aventure, sans prendre ni attendre leur avis*».¹

Sur ce, Amouzou abonde, dans cet ouvrage, sur l’analyse et la contemplation d’une société qui ne cesse de perdre ses repères culturels et ses traits identitaires sous l’emprise de la domination coloniale, puis néo-coloniale.

Occidentalisation de l’Afrique :
Impact de la pénétration et de l’enracinement de la civilisation française sur les cultures africaines.

Cette occidentalisation se traduit par une aliénation et une acculturation qui influent, principalement, sur les traits caractéristiques et dévalorisent les fondements de la société négro-africaine sur le plan économique, social, politique et même éducatif et moral. « *Elle a été imposée et a pris tout de suite une allure de perte sans précédent pour*

le continent noir ; l’Africain s’est renié et a perdu ses repères » (P 22).

Afin d’accomplir l’œuvre civilisatrice prétendue, la France a adopté la politique d’association à la population autochtone. Une association qui n’est rien d’autre que le reflet d’une stratégie visant à s’infiltrer dans le système socio-économique et à déstabiliser les habitudes quotidiennes des différents groupes.

L’apport de la civilisation française s’explique à travers de multiples facteurs. En imposant la langue française comme langue officielle, les décrets des années 1930 ont permis à l’école d’être le principal véhicule du système éducatif français et un support matériel de la philosophie bouleversante qui réfute toute tradition s’opposant à ses valeurs et ses convictions.

De la même manière que le mouvement de colonisation française en Afrique avait vu l’émergence d’une spécialisation de l’enseignement du français aux colonisés, et les prémisses d’un nouveau type de rapports à la langue et à la culture française,² le mouvement qui mène à l’indépendance, dans les années 1950-

1960, permet sur cette même lancée, la définition institutionnelle de ce qui va devenir le français langue étrangère».³

Aujourd'hui les techniques audio-visuelles d'information et de communication n'en demeurent pas moins importantes dans l'enracinement des traits culturels français en Afrique : Internet, télévision, cinéma constituent un canal majeur de communication et de diffusion des nouveaux modes de vie et contribuent dans la transmission des idéologies accablantes du monde occidental ; des idéologies qui s'épanouissent d'avantage dans le cadre des coopérations bilatérales dont la coordination est assurée par des entités intergouvernementales, agences et réseaux universitaires francophones, ainsi que des opérateurs spécialisés.

Le développement de la civilisation occidentale affirmé grâce au progrès technique et scientifique n'a lieu que d'accroître la domination sur les pays sous-développés et de mener ces derniers à s'interroger sur le pourquoi et le comment de ce progrès colossal. Pour ce faire, l'imitation du modèle occidental est adoptée par l'élite africaine afin de répondre aux exigences de l'émancipation et de la mondialisation.

Par ailleurs, l'idéalisation de la civilisation française acquitta la langue française d'une influence triomphante sur le plan intellectuel et favorisa la dégradation et la dévalorisation des langues maternelles auxquelles il est quasi-impossible d'épargner le mélange linguistique et l'emprunt terminologique.

Dans des circonstances aussi aberrantes, il est normal que des changements comportementaux occurrent dans les rapports sociaux et modifient l'acte individuel. Le respect d'autrui n'est plus accordé à l'ensemble de la collectivité et l'enfant africain n'a désormais, de compte à rendre qu'à ses parentsdans les meilleurs des cas ! Quant au sexe occasionnel soit-il ou impulsif, il ne tarda à s'inscrire parmi les principales préoccupations de l'adolescent africain en crise de puberté et en quête de liberté.

Des phénomènes tels que l'homosexualité⁴ envahissent de jour en jour l'Afrique et des luttes sont même engagées pour leur institutionnalisation car « *les normes idéales instituées par la société et inculquées à travers la socialisation de l'individu se trouvent être supplantées par la norme. Il reste que l'homosexualité n'est plus un mythe mais une réalité en Afrique* » (P 50). A ce fait vient s'ajouter la rude réalité de la prostitution qui s'est propagée avec la colonisation et la création des centres urbains. A noter que les prostituées, en Afrique, sont loin d'être des femmes marginalisées, bien au contraire, elles sont admirées et respectées en gage de leurs dévouement familial.⁵

Analyse sociologique de l'influence de la culture occidentale sur la diaspora africaine et ses descendants.

La traite des noirs fut la première étape enregistrée dans la relation des Africains avec le continent américain et le continent européen. Cette relation qui s'est approprié d'autres images, par

la suite, dans la période coloniale et post indépendance, garda néanmoins dans les trois périodes la même facette fondée sur la violence et la soumission. Cette relation particulière entre l'Afrique et l'Occident engendra la migration massive des populations africaines vers les deux continents et ce à partir du 15ème siècle et jusqu'à nos jours.

D'un point de vue sociologique, ce phénomène révèle une pression frustrante exercée sur ces populations dont la civilisation est considérée comme étant inférieure. C'est ainsi que le choc des civilisations atteint son comble et parvient à transformer le vécu de la plus grande diaspora dans l'Europe en une lamentable réalité socioculturelle.

L'acculturation de la diaspora africaine en Europe est un fait inéluctable. Bien souvent, cette acculturation des immigrés africains se traduit par le syncrétisme pour les uns et l'assimilation pour les autres. La rupture avec le pays d'origine et l'intégration⁶ à la société occidentale dès la naissance, ainsi que l'influence quotidienne des pratiques culturelles font que les descendants de cette diaspora soient les plus adaptés à l'environnement et au mode existentiel du pays d'accueil. A ce titre, les familles africaines n'ont plus le même fonctionnement, même si les nouveaux modèles s'inspirent du fonctionnement des pays africains, et sont dans la contrainte de s'organiser relativement aux modèles suggérés par leurs nouvelles sociétés d'accueil. Absence de valeurs d'origine, complexe d'infériorité, changement du milieu physique et humain ; tous ces éléments favorisent, dans leur fusion, la déculturation de l'immigrant et provoque son immersion dans une nouvelle identité culturelle.

Cette situation influe, également, sur la relation de la diaspora avec les milieux d'origine. Ainsi, les immigrés se balancent entre conformité à la norme d'origine, ouverture à la culture populaire et mépris des origines ; « *seule la population diasporale partageant les deux types de cultures dans une médiation équilibrée présente une bonne audience et attitude communicationnelle auprès de la communauté d'origine en raison de la préservation des bases arrières* » (P94).

Afin d'exposer des solutions éventuelles au phénomène de la diaspora africaine, Essé Amouzou se propose de faire une approche critique des différents aspects de cette acculturation.

En effet, la cohabitation entre deux groupes distincts dont l'écart idéologique est assez marquant et les divergences sociales, culturelles et religieuses sont assez flagrantes, doit reposer sur l'ouverture à l'autre culture, sans pour autant perdre ses repaires d'origine, et trouver dans l'échange culturel un enrichissement pour soi et pour les siens. Savoir vivre avec l'autre signifie vivre dans

l'harmonie spirituelle et l'acceptation mutuelle. Une situation que Amin MAALOUF exprime mieux en d'autres termes dans *Les identités meurtrières* : « *A vrai dire, si nous affirmons avec tant de rage nos différences, c'est justement parce que nous sommes de moins en moins différents. Parce qu'en dépit de nos conflits, de nos inimitiés séculaires, chaque jour qui passe réduit un peu plus nos différences et augmente un peu plus nos similitudes* ». ⁷

En dépit du besoin incessant de changement que connaissent toutes les cultures du monde ; celles de l'Afrique sont appelées à se référer, essentiellement, aux traditions et à l'histoire riche de ce continent. Le lien entre le passé et le présent doit être maintenu et la relève doit être assurée aussi bien par l'élite que par les groupes communautaires, car la valorisation des éléments culturels compte parmi les principaux axes de solutions inscrits dans le cadre de la coexistence. Et enfin, pour pouvoir battre des ailes dans ce melting-pot universel, il est également primordial pour la culture africaine de promouvoir la recherche anthropologique, sociologique et linguistique en adoptant une approche pluridisciplinaire et en stimulant le rôle des universités africaines et des institutions de recherche. Ainsi, il sera procédé à la protection du patrimoine local et la préservation des langues maternelles qui, du fait colonial, ont subi des mutations étant à la base de leur dénaturation et de leur dévalorisation.

Tel est le cas des langues maternelles au Togo soumises aux langues étrangères de par le fait colonial. Ce pays, faisant partie de la sphère appelée « Francophonie », ne cesse de léguer, au dernier plan, les langues locales, victimes d'insuffisance lexicologique et de déficience terminologique. En somme, l'utilisation des langues étrangères administrées à l'école et au travail, en l'occurrence, le Français, influe de manière très néfaste sur le patrimoine linguistique local et son devenir. Ewé, Kabyé, Wolof, Fon ou Haoussa, demeurent toutes des langues vernaculaires en quête de renaissance communicationnelle et d'identités linguistiques.

En parallèle, l'acculturation linguistique prend tout son poids dans les milieux d'accueil et s'infiltre de façon très fluide dans ces nouveaux cadres socio-culturels, ce qui est susceptible d'engendrer un dialogue, plus ou moins constructif, entre les deux cultures en fonction du degré d'adaptation de l'immigré et la relation qu'il entretient avec la langue maternelle, voire le milieu et la culture d'origine. En effet, l'échange dans ce cas là, peut s'avérer très équitable pour les langues africaines qui, non seulement véhiculent toute une culture et tout un savoir- vivre, mais contribuent également à démontrer que la flèche de la mondialisation peut être inversée dans le sens contraire, ne serait-ce que sur le plan linguistique ; et que ces dialectes tant méprisés sont le support matériel d'une grande civilisation humaine et d'une profonde histoire légendaire ; car aujourd'hui, il n'est plus question d'être soi ou d'être l'autre ; mais de concilier l'un avec l'autre, en d'autres termes,

concilier les valeurs traditionnelles africaines avec celles de l'autre et vivre ainsi *l'Aventure ambiguë*.⁸

Impact de la colonisation sur l'aire culturelle du littoral atlantique Togolais.

L'objet de cette troisième partie de l'ouvrage est élaboré autour de la question des implications du fait colonial sur les sociétés africaines, en général, et celles de la côte togolaise en particulier. Cette dernière, se caractérisant par une forte diversité populaire, compte plus d'une quarantaine d'ethnies et de langues parlées qui relèvent presque toutes de la famille nigéro-congolaise et qui sont considérées comme langues nationales à l'opposé du Français, langue officielle.⁹ Au même titre que les autres pays de l'Afrique noire, le Togo a connu les calamités du colonialisme du protectorat Allemand (1883) à la colonisation Franco-allemande (1885) en arrivant à l'occupation partagée de son territoire entre la France (partie nord et est) et le Royaume Uni (partie ouest) et ce à l'aube de la 1^{ère} guerre mondiale (1914).

L'auteur se penche, particulièrement, sur la relation entre les Blancs et les Noirs ainsi que l'impact de cette relation sur le système éducatif traditionnel et l'intégration par les Européens de nouvelles formes d'éducation basées sur les valeurs occidentales.

L'éducation traditionnelle est une éducation qui remonte à la période précoloniale et qui se transmet de génération à génération et constitue le propre même de l'Africain et ses valeurs ancestrales. En effet, l'éducation traditionnelle, tant rabaissée par les Allemands et les Français, a vivement contribué dans l'asseolement paisible de leur colonisation, grâce aux fondements de cette dernière et l'emploi de ses éléments, par les colonisateurs, dans le champ socio-économique et politique.

Il est également question du conflit interreligieux existant entre les trois courants que compte le Togo et la résistance des religions traditionnelles face au Christianisme et à l'islam.¹⁰ La religion, ayant un pouvoir spirituel et social sur les individus, peut être à l'origine du compartiment des sociétés hybrides, adoptant plusieurs religions à la fois et vivant un dualisme culturel dans toutes ses manifestations sociale, politique et économique.

L'acquisition de la culture occidentale, avec tous ces traits, linguistique, éducatif et religieux, devint une réalité amère pour les conservateurs dévoués à la tradition et aux coutumes du continent noir. Mais face aux multiples mutations que connaît le monde aujourd'hui, il est tout à fait clair que l'affirmation et la préservation de la culture africaine n'a aucunement lieu de se faire à l'écart des autres cultures mondiales, bien au contraire, la confrontation s'avère nécessaire pour l'enrichissement et la consolidation des valeurs humaines de l'identité africaine.

Notes

- ¹ Ebénézer Njoh Mouellé, *La philosophie et les interprétations de la mondialisation en Afrique*, Actes des premières rencontres philosophiques Internationales Francophones de Yaoundé, Discours du Ministre de l’Enseignement Supérieur du Cameroun (Palais des Congrès, 13-16 Novembre 2007), Edition l’Harmattan, Paris, 2009, page 23.
- ² Cf. note ouvrage, *Généalogie de la didactique du français langue étrangère : l’enjeu africain*, Paris, Didier-Erudition, 1998.
- ³ <http://www.persee.fr> , *Enseignement du français, linguistique et politique*, Article consulté le 18 Octobre 2010.
- ⁴ En l’absence d’un équivalent précis, il existe dans les langues africaines des mots qui renvoient au concept de l’homosexualité, ngochani (pour les Shonnas du Zimbabwe), maotana (pour les Sesoto et dan Kashili (pour les Haussa). Voir Ferdinand Ezémbé, *L’enfant africain et ses univers*, Editions Kharthala, 2009, Paris, Page 194.
Cf. Chris Dunton, Mai Palmberg, « *African Views on Homosexuality* », Current African Issues n° 19, Juin 1996. Upsala ; Nordiska Akrikainstitute.
- ⁵ Ferdinand Ezémbé, *L’enfant africain et ses univers*, Editions Kharthala, 2009, Paris, Page 197.
- ⁶ Il semble que l’Intégration est un concept qui a été politisé récemment en France, avec la création en 1988 du Haut Conseil à l’Intégration, le Comité interministériel à l’Intégration et la Délégation interministérielle à l’Intégration. *Cour des Comptes*, Rapport au Président de la République, L’accueil des immigrants et l’intégration des populations issues de l’immigration, La documentation française, Paris, Novembre 2004, page 544.
- ⁷ Amin Maalouf, *Les Identités meurtrières*, Editions Grasset & Fasquelle, Paris, 1998, Pages 119-120.
- ⁸ *L’Aventure ambiguë*, est l’œuvre du grand écrivain sénégalais Cheikh Hamidou Kane et dont le héros Samba Diallo parvient à concilier ses traditions d’origine africaine héritées du clan des Diallobé avec son éducation ferme de l’école européenne, cartésienne, dans une relation de complémentarité et de réciprocité sans pour autant mépriser l’une ou valoriser l’autre. Cf : <http://pitou.blog.lemonde.fr> visité le 25/10/2010.
- ⁹ Dans le Sud vivent les ethnies du groupe kwa, notamment les Éwés (22 %) et les Ouatchis (10 %). Dans le Centre et dans le Nord, moins peuplés, vivent des ethnies du groupe gur, notamment les Kabyès (13 %). Les deux noyaux de peuplement sont séparés par des régions centrales peu occupées. Cf : http://solotnancy.free.fr/le_togo.htm visité le 25 Octobre 2010.
- ¹⁰ Les religions pratiquées au Togo sont également multiples: la majorité est restée attachée à la religion ancestrale (59 %), mais les catholiques sont très nombreux (22 %), suivis par les musulmans (12 %) et les protestants (6%). Cf : <http://www.tlq.ulaval.ca/axl/afrique/togo.htm> visité le 25/10/2010.



Le présent ouvrage est le résultat d’un colloque international organisé en juin 2006. Il regroupe les contributions d’auteurs spécialistes dans différentes disciplines : Histoire, Sociologie, Géographie, Sciences Politiques... Son titre « *Lieux de sociabilité urbaine en Afrique* » est significatif à plus d’un titre. Il s’agit bien non pas de la sociabilité, mais précisément, des lieux de sociabilité ; des lieux où se manifestent les capacités créatrices de sociétés « colonisées » et « sous développées » à mettre en scène leurs capacités de remplir la vie quotidienne de sens et de significations.

Dans l’introduction, Omar Carlier, trace une chronologie du mot et du concept de sociabilité. Il fait une analyse du mot avant son aboutissement à un concept scientifique. Il décrit la genèse, l’élaboration et l’édification du concept comme objet, comme problème dans la recherche en sciences humaines et sociales. Il fait signe aussi de la différence qu’il y a entre le contexte occidental, lieu de théorisation de la sociabilité, à partir du 17ème siècle, et le contexte africain, lieu de la sociabilité étudiée par les auteurs, durant la période coloniale et contemporaine.

L’ouvrage aborde quatre thématiques :

Pouvoir(s) et identité(s) : les lieux de construction identitaire des sociétés africaines face à la colonisation

En s’investissant dans des lieux de sociabilité, face à l’inflation des dispositifs réglementaires imposés par le contexte colonial, les sociétés autochtones élaborent des « stratégies »

Sociabilité(s) en Afrique: sociologie de lieux et histoire de sociétés

Farid Marhoum

Lieux de sociabilité urbaine en Afrique

par Laurent Fauchard, Odile Georg, Muriel Gomez –Perez (éd)

L’harmattan, Paris, 2009, 610 pages,

ISBN : 978-2-296-08971-6. Prix : 48.50 •.

de contournement des règles dans un objectif d’émancipation, de démarcation identitaire et d’affirmation de soi. Elles participent à la conservation de leurs identités, et assurent la continuité des cultures locales. Bien que les sociabilités aient été influencées par les contraintes de l’ordre politique colonial, les populations colonisées, à travers les formes de sociabilité développées, échappaient, d’une manière ou d’une autre, au contrôle et à la domination.

Le cas de l’Afrique du Sud est significatif de ce point de vue, selon la réflexion de David Coplan sur la sociabilité noire à Johannesburg, où le système ségrégatif participait dans la création d’espaces de sociabilité réservés et investis par seuls les noirs (*shebeens*, musique, théâtre...). En fait, la lutte par la sociabilité contre le pouvoir a favorisé l’émergence et le mûrissement d’une conscience politique, voire d’une « autonomie politique ».

Dans un exemple différent rapporté par Jean-Luc Martineau, les palais royaux dans l’espace « Yorùbà » au Nigéria représentent un cas d’une « sociabilité d’ombre », paradoxalement, soutenue par le pouvoir colonial. En réalité, si l’administration coloniale tolérait la construction de ces palais royaux communautaires « *ààfin* », elle était rassurée de la visibilité des activités sociales des communautés, et cela lui permettait de mieux les contrôler, même à distance. En outre, pour les autochtones, c’étaient des lieux pour le renforcement de la construction d’une identité régionale « pan-Yorùbà ».

Un autre cas étudié par Nicolas Bancel, celui des centres culturels implantés en Afrique occidentale colonisée, et qui avaient pour objectif « l’intégration des jeunes élites » au système colonial. Ces centres avaient un rôle social consistant à regrouper, par la sociabilité de ces lieux, des fractions hétérogènes pour faciliter leur

socialisation ou leur « acculturation sociale » à de nouveaux modes de vie, de penser et d’agir émanant de la culture de la France de l’époque. De plus, il s’agissait aussi de faire intégrer ces élites comme « intermédiaire » entre l’élite européenne « moderne » et la société autochtone « traditionnelle ». La sociabilité se déployait dans des bibliothèques conçues comme lieux de rencontre, dans des espaces pour les activités sportives collectives et dans les groupes de théâtre. Cependant, les pratiques ségrégatives raciales des milieux blancs européens, pendant la colonisation, ont entravé la réussite de la « mixité » franco-africaine. Et ce n’est qu’après les indépendances que ces centres culturels commencèrent à jouer un rôle dans la jonction entre les deux communautés.

La contribution d’Anne Hugon nous fait connaître un autre exemple de sociabilité spécifique par l’âge et le genre des acteurs et le lieu où elle se déroule. Il s’agit de jeunes infirmières sages-femmes dans un internat au Ghana. Le mode de sociabilité développé vise la formation des jeunes étudiantes-infirmières à jouer un rôle social dans leur société, celui d’« acculturation » des jeunes mères à la modernité, aux modes d’éducation et d’entretien de l’espace domestique. Les confrontations et le « conflit de valeurs » entre étudiantes et formateurs relève des contradictions entre deux cultures différentes sur plusieurs plans. Le dépassement des contradictions culturelles fait de ces jeunes sages-femmes des « femmes-modèles », une élite chargée de faire changer les pratiques « féminines », de

corps, d'éducation et d'hygiène domestique dans la société ghanéenne. L'internat comme lieu de sociabilité, participe à la surveillance, la réforme et la modification en profondeur des coutumes et des rapports sociaux chez les colonisés.

Dans les deux dernières contributions de ce chapitre, les exemples sont contradictoires : à Tunis, l'urbanisme européen, venu supplanter la « Médina », favorisait ainsi le changement de la sociabilité publique dans le sens de la ségrégation ethnique et sociale ; tandis qu'à Zanzibar, les « *baraza* » participent à la préservation de la sociabilité masculine locale ; ces derniers lieux de rencontre structurent la vie sociale, spatiale et temporelle des hommes à Zanzibar, permettant par là de déterminer un rôle civique, voire politique, d'une sociabilité « spontanée » et informelle en apparence.

La dimension culturelle de la sociabilité

Ce chapitre regroupe des contributions qui traitent la question des loisirs dans le milieu urbain, et précisément le rôle de la classe sociale ou du rang social dans la construction des lieux de sociabilité.

Par loisirs, il est entendu une multiplicité d'activités : arts plastiques, musique, cinéma, sports collectifs... Par exemple, la musique populaire au Ghana est le fait de la classe moyenne, émergente à l'époque coloniale, ou de « groupes sociaux intermédiaires ». La sociabilité se développe dans des lieux aménagés (salles de concert ou de cinéma), mais aussi dans des lieux interstices, « sur les trottoirs joutant, et les endroits où l'on attend, où on fait la queue, où on se hisse sur la pointe des pieds pour voir par-dessus un mur. Dans les interstices aussi bien géographiques que temporels, se crée toute une sociabilité » (Odile Georg). Le cinéma, le dancing, le stade ou le hall à bière comme lieux de loisir, favorisent des rapports et des échanges offerts selon les classes sociales : une gradation des lieux, une gradation des spectateurs ; selon les générations : une sociabilité de jeunes. Mais elles renforcent des rencontres, un mélange et une « mixité quadrillée », où l'on se touche, mais on ne se mélange pas, à l'image de l'eau et de l'huile.

Les non-lieux du religieux : l'espace public comme enjeu de la mouvance religieuse et les nouvelles formes de religiosité

Le phénomène religieux fait exception à la règle, car il est censé relever de lieux propres institués et consacrés à la

pratique de la religiosité. Cependant, dans les années 80 et 90 (une période contemporaine marquée par la fin du régime du parti unique), le religieux investissait des lieux autres que ceux institués pour lui, et s'est dispersé dans l'espace public, contrôlé auparavant par le politique. Alors, cela fait que le religieux commence à échapper à la régulation des pouvoirs politiques, à cause, peut-être, d'une résistance sociale au contrôle de l'Etat sur les pratiques religieuses, dans un objectif de profiter de la liberté d'expression prônée par la démocratie émergente.

Le phénomène de la dissémination du religieux hors des espaces consacrés fait tache d'huile dans l'espace urbain, dans tout le continent et par toutes les mouvances religieuses. « Selon les sociologues des religions des sociétés sécularisées, cela est lié à un processus de « déterritorialisation » et « dérégulation » du religieux qui s'ouvre à de nouvelles formes de religiosité » (André Mary). Dans l'espace urbain africain se mêlent religieux et non-religieux, dans des « lieux » et des « non-lieux ». Dans les non-lieux se croisent des moments de massification collective où l'on fait vibrer les foules, en s'adressant aux émotions plus qu'à la raison. En fin de compte, c'est par rapport au « lieu » que se définit le « non-lieu », et tous deux ont une *dimension identitaire* : car ils font sens aux sujets qui les fréquentent ; une *dimension relationnelle* : ils créent du lien social pour les sujets du dedans par rapport aux sujets du dehors ; une *dimension temporelle ou historique* : les lieux sont des « lieux-événements », le lieu institue la force du lien généalogique que l'on retient, revigore ou remémore. Mais pour Marc Augé, les « lieux de mémoires sont des non-lieux, car le lieu, au sens fort, fonctionne à l'éternel présent, et non pas au passé » (André Mary). En fin, ils ont une *dimension symbolique* capitale : le lieu est un lieu de pouvoir et un lieu du pouvoir. La sacralité du lieu vient de la force du « dieu », du « souverain » ou du « saint » qui s'y incarne. Une religion « sans lieux » est une religion « sans dieux ».

Dans les contributions rassemblées dans ce chapitre, figurent bien les liens entre les dieux et les hommes - et les femmes surtout - dans des lieux de culte (mosquées, églises, temples...), des lieux saints autour desquels sont revivifiés les liens entre les saints fondateurs et leurs ascendants. La sociabilité y est manifeste dans des cultes de possession, dans les danses de femmes. Mais ce qui est marquant dans tout ce déplacement des formes

et des lieux de religiosité, ce sont les catégories des acteurs qui animent ce mouvement (lettrés, intellectuels de la mouvance réformiste, pasteurs et prédicateurs). Ces derniers ont en commun l'appartenance à la matrice scolaire et universitaire. Ces hommes n'ont pas la vocation de s'installer, ce sont des animateurs de croisade, des passeurs de frontières autant que des réformateurs. Mais, en effet, les femmes sont aussi omniprésentes dans ces lieux ou dans ces non-lieux du religieux. Le paradoxe est que l'autonomie des femmes reste un enjeu majeur : la scène publique du religieux n'est ouverte aux femmes que dans le cadre des anciennes relations de pouvoir entre les sexes. Il n'est pas question de négocier le statut et le pouvoir de l'homme et sa domination, ni de renégocier une quelconque place à la femme dans les lieux du sacré comme acteur-animateur principal. Personne n'imagine une femme faire de la prédication (une prédicatrice) dans l'espace religieux.

Une géographie des lieux de sociabilité, usage des espaces et stratification sociale

A travers différents questionnements, les contributions rassemblées dans ce quatrième chapitre tournent autour de la place des lieux dans la construction de la sociabilité dans les villes africaines. Le groupe peut, dans certains cas, produire le lieu de la sociabilité ; dans d'autres cas, c'est le lieu qui est révélateur de la sociabilité. Disons que ce sont les interactions, les formes d'appropriation des espaces et l'usage du lieu qui produisent la forme de la sociabilité. Il s'agit de la « proximité » : la relation que construisent les individus avec l'espace par les usages et les manières de vivre cet espace.

Les auteurs interrogent les articulations entre social, spatial et symbolique. Il se peut que les lieux, par leur localisation par rapport aux centralités urbaines, favorisent une consolidation entre des individus qui se trouvent identifiés par le lieu qu'ils fréquentent à un groupe à part entière.

Les exemples présentés par les auteurs renvoient à l'idée que le lieu de sociabilité est un nœud d'enjeux dans des sociétés où la notion de « *public sphere* » est mal fondée, et où la relation (public/privé) est embrouillée, vague et pas trop clair. Le lieu dans les sociétés africaines n'est pas seulement un espace de rencontre et d'échange, il est une icône de la vitalité de la société urbaine, une représentation de la dynamique des relations sociales. Bref,

une image de la stratification sociale. Autant la sociabilité et les lieux où elle se développe sont confrontés à « la précarité », à « la marginalité » et à « l'exclusion », produites par les différenciations sociales de la ville, s'inventent aussi des classes d'âges, des réseaux, des identités collectives, en même temps que les espaces qui vont avec.

Le lieu comme territoire renvoie à la question de « territorialisation » des groupes sociaux dans la ville (géographie de la pauvreté, de la délinquance, quartiers chauds...). Les groupes inventent et produisent l'espace en le marquant par leur pratiques d'usage, d'appropriation et d'intériorisation ; ils exploitent le lieu et le gèrent à leur manières, en contrefaçon au « pouvoir » – des politiques, des urbanistes, des adultes – qui cherche à modeler la ville à son image. Car derrière la sociabilité et les lieux, la société ou les groupes créent leur propre pouvoir.

En conclusion, les diverses formes de sociabilité inventées et développées par les sociétés africaines, dans le contexte coloniale évoqué dans les exemples choisis, rend compte du rôle culturel, social et politique des lieux dans la construction des identités citadines en Afrique. Ces constructions identitaires fondées sur l'expression du refus, du rejet, de la différence et de la résistance, à travers l'investissement de l'espace dans des pratiques festives, sportives, artistiques et musicales.

En outre, faire le détour du concept de la sociabilité, à travers les lieux de sociabilité, c'est faire tout un voyage de l'Occident, où sont nés le mot et le concept, vers l'Afrique, où se manifeste, selon la définition de Maurice Agulhon, « *l'aptitude générale d'une population à vivre intensément les relations publiques* ». Dans un contexte de domination coloniale, de mutations fortes, de conflits de places autour de l'espace public, de luttes féminines contre une autorité masculine indiscutable, la sociabilité dans les villes africaines est bel et bien là, présente, plurielle et diversifiée, révélant la dynamique de la vie quotidienne, l'histoire de sociétés résistantes et instituant la symbolique des lieux et des espaces tant géographiques que sociaux. Par la sociabilité, les sociétés africaines ne sont pas des sociétés « stagnées », « immobiles » et sous développées, il faut bien voir que « le futur se fait, aussi, en Afrique ».



La mise en œuvre des Accords de partenariat économique (APE) entre les pays d’Afrique, des Caraïbes et du Pacifique (ACP) sont susceptibles d’avoir une incidence importante sur les recettes douanières et fiscales des pays ACP. Au Congo, l’impact de la mise en œuvre d’un APE pourrait en effet être majeur du fait de la suppression substantielle des droits des douanes sur les importations en provenance de l’UE qui représentent plus de 50% de ses importations globales. En revanche, certaines entreprises implantées dans ce pays, ainsi que les consommateurs, pourraient en tirer des bénéfices.

Le Congo est un pays qui a une économie peu diversifiée. Les recettes fiscalo-douanières représentent 25% dans le budget national (Koyangozo 2010), suivies des recettes d’exportation des produits bruts, notamment le pétrole et le bois (60% à 70%). Ceci explique le caractère vulnérable de l’économie de ce pays.

Cette réflexion a pour objectif de montrer que les APE pourraient avoir des effets néfastes sur les finances publiques du Congo, mais, que dans le même temps, ces accords constitueraient une source d’incitation en ce qui concerne les investissements étrangers et nationaux - investissements qui occasionneraient à leur tour l’élargissement de l’assiette fiscale de l’Etat.

Les problèmes qu’occasionneraient les APE

L’application du principe de la réciprocité entre l’UE et le Congo dans le cadre de la mise en application des APE aura sans doute des conséquences néfastes sur les finances publiques, comme le suggèrent les simulations portées sur 2150 lignes tarifaires en provenance de l’UE en 2005.

Tab.1 Estimation des pertes nettes du tarif extérieur commun en millions de FCFA

Scénarios	Pertes nettes
1 ^{ère} période	193
2 ^{ème} période	170
3 ^{ème} période	147
4 ^{ème} période	120
5 ^{ème} période	136
Total	766

Source : Données de la DGDI de 2005

Le Congo n’ayant pas encore conclu d’APE avec l’UE, les simulations sont fondées sur les hypothèses suivantes : modèle statique d’équilibre partiel, calendrier de libéralisation couvrant 5 périodes sur 25 ans de période transitoire et 5 ans de préparation, portant sur 18% des échanges commerciaux avec l’UE ; chaque phase correspond à une réduction de 3 points (tous les deux ans) de tarif extérieur¹ commun appliqué sur les importations

APE et mobilisation des ressources nationales au Congo : défis et opportunités

Alain Douathe Koyangozo

en provenance de l’UE en 2005. Dans ce cas de figure, l’APE entrainerait une perte de 766 millions de francs CFA, soit 1,37% des recettes douanières du Congo, et 0,5% du revenu national.

Cependant, les pays membres de la Communauté économique et monétaire des États de l’Afrique Centrale (CEMAC) et l’UE poursuivent encore leurs négociations en raison de multiples points de divergences qui les opposent. Il s’agit de questions des scénarios de démantèlement tarifaire, des règles d’origine, de la clause de non exécution, de la compensation des pertes des recettes, du renforcement des capacités du secteur privé, de la libéralisation du secteur des services, etc. La résolution de ces nombreuses questions aboutira à la mise en application du principe de réciprocité tel qu’exigé par l’OMC.

Toutefois, il est important de souligner que la suppression des droits de douane sur les différents produits importés par la mise en œuvre des APE renforcera davantage les capacités productives du secteur privé congolais.

Aperçu du secteur informel au Congo

Selon C. Kaufman (2005), on dénombre 2100 entreprises dans le secteur formel et 10,000 structures informelles au Congo. Elles sont réparties dans plusieurs secteurs d’activités, notamment le secteur du bois (scieries, traitement du bois), le secteur du pétrole (exploitation et raffinage), le secteur agroalimentaire (eau minérale, sucre, boisson, brasserie, huilerie, etc.), des transports (maritimes, routier, aérien, ferroviaire et fluvial), le tourisme, l’hôtellerie, le secteur de la pêche (industrie), le bâtiment, des télécommunications et des énergies (eau et électricité), etc.

Pour mieux cerner le concept de l’économie informelle, il serait intéressant de la caractériser. En effet, les caractéristiques des activités informelles sont selon le BIT (1996) et repris par A. Elsa (2002) : la facilité d’entrée sur le marché, la dépendance de ressources locales dans la fabrication, la propriété familiale, la petite échelle de production et le savoir-faire acquis hors du système scolaire et des marchés non règlementés. Au Congo, elle est la conséquence à la fois des programmes d’ajustement structurel des années 80

imposés par les institutions financières internationales comme étant un remède à la maladie budgétaire qui caractérisait les entreprises publiques en Afrique, de l’explosion démographique et des conflits armés et sociopolitiques des années 1993 à 1999 qui ont occasionné la destruction de nombreuses unités de production.

Bien que ce secteur ne soit pas structuré, il joue un rôle non négligeable dans la lutte contre la pauvreté en raison de la faiblesse d’une structure de production et de service moderne capables d’absorber la grande partie des demandeurs d’emploi au Congo. Représentant 70% du marché de travail, elle contribue aussi à la consolidation de certains indicateurs socioéconomiques (PIB, accès à certains services sociaux de base pour les familles pauvres). En d’autres termes, elle a un ancrage beaucoup plus social car son but est d’assurer le minimum vital quotidien avec des mécanismes de redistribution de nature purement sociale (Ngouari 2005). Par ailleurs, elle représente dans une certaine mesure un enjeu économique de grande envergure dans le cadre des débats actuels portant sur les mobilisations de ressources financières au niveau national. Mais, force est de constater qu’elle échappe au contrôle des services compétents de l’État, d’où l’intérêt de procéder à l’analyse profonde de l’économie informelle au Congo afin de déterminer sa marge de manœuvre dans les statistiques économiques.

Les entreprises formelles et le système de taxation

Les entreprises au Congo, à l’instar des autres pays africains, sont des producteurs des produits agroalimentaires et biens métalliques mais la majeure partie des matières premières et équipements proviennent de l’extérieur. Celles-ci doivent s’acquitter des différentes taxes liées à l’importation, notamment le tarif extérieur commun (TEC) qui ne concerne que les produits importés en dehors de la zone du CEMAC, la taxe sur la valeur ajoutée (TVA) qui frappe les produits importés et réalisés localement et les droits d’assises (DDA) qui ciblent les biens de consommation de luxe ou jugés nocifs pour la santé (alcool et tabac). En outre, ces entreprises paient d’autres types de taxes, à savoir la redevance sur

l’informatique, la taxe communautaire d’intégration, la contribution communautaire à l’intégration destinée au fonctionnement du secrétariat de la Communauté Economique des Etats de l’Afrique Centrale (CEEAC) et la taxe statistique.

En dépit des potentialités naturelles dont dispose le Congo, ces entreprises citées demeurent tributaires des produits importés. En 2002, les importations totales du Congo s’élevaient à 446,5 milliards de francs CFA (Ministère du plan, 2007) dont la plus grande partie provient de l’Union Européenne. Ces importations sont entre autres caractérisées par la prédominance des biens d’équipements et intermédiaires et des matières premières dont les entreprises locales ont besoin en vue de réaliser des produits finis. Une libéralisation de ces secteurs dans le cadre des APE devrait donc être bénéfique pour les entreprises congolaises.

Par ailleurs, les gains qui seraient réalisés par le secteur privé au Congo consécutivement au démantèlement tarifaire représenteraient les sources de motivation en termes de diversification des investissements. Celle-ci entrainerait l’élargissement de l’assiette fiscale de l’État.

Conclusion

Dans ce contexte, il serait judicieux pour l’Etat du Congo d’assainir le climat des affaires et des investissements en se référant au rapport « Doing Business » de la Banque Mondiale, de mettre l’accent sur les créneaux porteurs dans le cadre de la diversification de l’économie nationale, de promouvoir la culture entrepreneuriale en mettant en place des mécanismes pouvant favoriser la formalisation de l’économie informelle, gage de l’élargissement de l’assiette fiscale et de la sécurité budgétaire et de moderniser les administrations douanières et fiscales. L’autre élément important porte sur la bonne gouvernance politique et économique. Enfin, il appartient à l’UE de respecter ses engagements pris lors des différents moments forts des négociations des APE, sachant qu’un accord commercial réciproque entre deux partenaires ayant des niveaux de développement inégaux risque, en l’absence de mesures appropriées, d’avoir des effets négatifs sur la structure des échanges.² Il convient de transférer des ressources adéquates au partenaire moins riche pour l’aider à renforcer ses capacités productives en matière d’infrastructures, de capital humain et de technologie. Sans ce transfert, le processus de libéralisation commerciale aggraverait les disparités existantes dans la mesure où le partenaire riche est en meilleure position pour tirer profit des opportunités.

Notes

¹ Havelock et Vaughan, 2008, Les APE intérimaires en Afrique : Que contiennent-ils ? Et quelle est la suite ? in *Éclairage sur les négociations*, Volume 7, n° 3, avril 2008.
² Produits de première nécessité 5%, Matières premières 10%, Bien intermédiaires et équipements 20% et Bien de consommation courante 30%. Ce système de tarification résulte de la politique commerciale de la CEMAC pour laquelle le Congo a souscrit.

Références

Elsa, A., 2002, *Les théories économiques du développement*, troisième édition, Paris : Éditions La Découverte, 2002.
DGDI, 2005, *Les importations et les exportations du Congo*, Brazzaville.
Havelock et Vaughan, 2008, in *Éclairage sur les négociations : Les APE intérimaires en Afrique : Que contiennent-ils ? Et quelle est la suite ?* Volume 7, n°3, avril 2008.
Kaufman, C., 2005, *Le financement des PME en Afrique*, Paris : OCDE/BAD.
Koyangozo, A.D., 2010, « Impact de la libéralisation commerciale sur les finances publiques du Congo », in *Repenser les économies africaines pour le développement*, Dakar : CODESRIA.
Ministère du plan et de l’Intégration économique et du NEPAD, 2007, *Le commerce extérieur du Congo* Brazzaville.
Ngouari, 2005, « Économie informelle et pratiques populaires au Congo-Brazzaville : état des lieux et perspectives », in *Les comparaisons internationales*, n°24, Canada.



Cet ouvrage est l’aboutissement d’un programme collectif de recherche intitulé « *Étudiants étrangers au Maghreb et dans l’espace euro-méditerranéen. Vers quelle internationalisation de l’enseignement supérieur et vers quelle circulation des compétences ?* ». Inscrit dans le cadre des projets du Fonds de Solidarité Prioritaire (FSP) à l’appui des recherches en sciences humaines et sociales entre le Maghreb et la France, il a été dirigé par Sylvie Mazzella¹ depuis l’Institut de Recherche sur le Maghreb Contemporain à Tunis et géré par la Maison des Sciences de l’Homme à Paris. Il a réunit très régulièrement durant trois ans (2005- 2008) une vingtaine de chercheurs et de doctorants en sciences sociales d’Algérie, du Maroc, de Tunisie et de France ; rattachés à différentes facultés et centres de recherches dont : la Faculté des sciences économiques et de gestion Farhat Abbas de Sétif et le CRASC (Centre National de Recherche en Anthropologie Sociale et Culturelle) en Algérie, la Faculté des Lettres et Sciences Humaines et l’ORMES (Observatoire Régional des Migrations Espaces et Sociétés) d’Agadir au Maroc, la Faculté des lettres et sciences humaines de Tunis, Sousse et Sfax en Tunisie ainsi que différents laboratoires de recherche du CNRS (LAMES, GREQAM, URMIS SOLIIS, CERAPS, IREMAM) et de l’IRD (LPED) en France.

Ce programme de recherche répond à une double préoccupation qui vise essentiellement à mesurer l’évolution récente de la migration étudiante subsaharienne au Maghreb ; et à analyser les politiques publiques d’accueil des étudiants étrangers, au Maghreb et en France, dans les systèmes universitaires (publics et privés) au moment d’une réforme de l’enseignement supérieur (processus de Bologne,² LMD). Il s’inscrit de ce fait simultanément dans trois champs : celui de la migration internationale, de la sociologie de l’éducation et de la politique/économie publique.

Cette expérience d’enquête empirique, comparative, pluridisciplinaire et multi sites, appliquée au niveau des instituts de formation supérieur du Maghreb et de France cherche à approfondir aussi à l’aide de la méthodologie qualitative la connaissance des trajectoires sociales, des aspirations, mais aussi du vécu quotidien, des stratégies éducatives et des « savoirs faire » dans la migration des étudiants étrangers africains. Cet ouvrage constitué de trois parties vise ainsi à donner une image de l’étudiant ‘*international*’ Africain ; des réalités auxquelles il se confronte, des stratégies qu’il déploie et des opportunités qui lui sont proposées dans le cadre de sa formation universitaire ; au vu des débouchés qu’offre le diplôme sur le marché du travail de son pays d’origine. Comme il offre aussi une vue panoramique sur l’état des lieux de l’enseignement supérieur dans les trois pays du Maghreb que sont l’Algérie, le Maroc et la Tunisie.

L’université africaine et l’étudiant « international »

Tayeb Rehaïl

La mondialisation étudiante, le Maghreb entre Nord et Sud

Sylvie Mazzella (ed.),

édition Karthala et IRMC, Paris, 2009, 404 pages, prix euros: 27,55•, ISBN 978-2-8111-0307-1

La France comme destination; entre projet d’études ou projet d’immigration ?

La première partie de cet ouvrage traite de l’évolution des politiques d’accueil des étudiants Maghrébins en France et de ses effets sur l’élaboration de leurs projets d’études. Parler ici d’étudiants étrangers demande tout d’abord de différencier entre deux catégories : - les « étudiants étrangers expatriés » - c’est-à-dire les étudiants de nationalité étrangère venus étudier dans un pays dont les parents sont non résidents, - et les « étudiants étrangers résidents » - c’est-à-dire les étudiants de nationalité étrangère ayant suivi des études secondaires dans un pays dans lequel les parents sont résidents étrangers.

Bien que les statistiques ne différencient souvent pas entre ces deux types d’étudiants ce sont surtout les premiers qui nous intéresseront par les stratégies qu’ils développent pour construire leurs projets. Agrégeant des données socialement, collectivement et historiquement produites dans des cadres aussi différents que la famille, les amis ou les médias, le projet migratoire est une réalité hétérogène, qui demande l’appui de l’entourage de l’étudiant. Le soutien proposé peut être moral ou matériel, ponctuel ou durable et peut même aller jusqu’à couvrir toute la durée de séjour à l’étranger.

Si les destinations les plus prisées par nos étudiants maghrébins sont surtout les universités françaises, il est certain que ce n’est sans doute que grâce à la maîtrise de la langue française au niveau de la plupart des pays Maghrébins (et africains).

Les liens traditionnels et historiques entre la France et ses ex-colonies ou protectorat dont les infrastructures d’enseignement supérieur étaient insuffisantes expliquent aussi en partie cette concentration des étudiants maghrébins en France et pousse à s’intéresser à cette population étudiante.

Ce sont les niveaux et styles de vie que proposent la France qui poussent un grand nombre d’étudiants africains à partir poursuivre leurs études dans ce pays ; surtout si l’on revient aux contextes de crise multidimensionnelle qu’ils vivent au sein de leur pays d’origine, considérés comme pays en voie de développement.

Un grand nombre d’étudiants Maghrébins postulent pour poursuivre leurs études dans les universités françaises ; mais face à la difficulté de concilier entre études et petits boulots

pour parvenir à satisfaire les besoins matériels que demande la vie quotidienne, certains se voient abandonner progressivement leur filière d’étude. D’autres utilisent comme stratégies ce créneau des études afin de faciliter une démarche d’immigration en réponse à une mal vie dans leur pays d’origine. En réponse à ces stratégies de ‘*faux étudiants*’, la France a instauré depuis 2005 par le biais des services culturels au niveau de ses ambassades des Centres pour Études en France (CEF) un filtrage pour contrôler ce phénomène mais aussi pour sélectionner les compétences à la base.

Face aux enjeux représentés par l’accès à un mode de vie meilleur, et prenant en considération aussi le fait d’une saturation du marché de l’emploi au niveau du pays d’origine, ces étudiants mettent en œuvre des stratégies pour s’installer durablement dans ces pays d’accueil. Se créant très souvent des opportunités pour légaliser leur résidence à travers des projets d’union matrimoniale qui restent souvent leur seul atout afin de pouvoir concrétiser leur projet d’immigration. Mais durant leurs séjours d’étude, les étudiants africains (et Maghrébins) ne perdent à aucun moment l’attache avec leur pays d’origine développant une « culture du lien » (p. 127) à travers les différents moyens de télécommunication les rapprochant de leur lointain pays.

L’état des lieux de l’institution universitaire dans les pays du Maghreb

La seconde partie de cet ouvrage s’intéresse aux législations et aux systèmes d’enseignements universitaires mis en place dans les pays du Maghreb. Afin de relever le défi, produire des « élites nationales » (p. 145) et être à la hauteur des systèmes de formation au niveau mondial, les pays du Maghreb se sont conformés à la réforme LMD (au Maroc dès 2003 et en Algérie et en Tunisie dès 2005) et participent activement à la constitution d’« un espace universitaire solidaire euro-méditerranéen » (p.145). Certains auteurs (Geisser, dir., 2000, Gobe, dir., 2004, Siino, 2004) ayant analysé l’évolution de la crise universitaire qui a touché les pays du Maghreb depuis les années 1980 la renvoie à différents éléments dont une sur-augmentation constante des effectifs (plus de 20 % d’effectif en plus durant la dernière décennie), un fort taux de chômage des diplômés locaux, une arabisation mal maîtrisée, une baisse du crédit de fonctionnement et un découragement des enseignants

Une part non négligeable des étudiants qui ont des compétences et des savoirs faire et dont l’éducation a été assurée grâce aux fonds publics des pays de départ (comme l’Algérie par exemple qui assure jusqu’à présent la gratuité de l’enseignement), constitue des cibles privilégiées pour les entreprises multinationales et pour les gouvernements des pays du nord. Après le pillage des ressources naturelles des pays du sud (après la deuxième Guerre mondiale), on ose croire qu’il se prépare dès aujourd’hui en ce début de XXI^{ème} siècle une récidive de pillage cette fois de « la matière grise » (Breton 2003:29) des pays du sud par les pays développés.

« Le Maghreb, c’est déjà l’Europe »

La troisième partie de cet ouvrage nous renseigne sur les alternatives des étudiants africains au niveau des pays du Maghreb. Ne pouvant s’offrir l’opportunité de suivre une formation universitaire en Europe, parce que l’entrée dans ces établissements devient de plus en plus sélective, beaucoup d’étudiants africains optent pour une mobilité géographique de proximité (au niveau des pays du Maghreb) qui permet surtout aux étudiants et à leurs familles de maintenir une reproduction sociale des milieux aisés. Aidés pour cela par le fait de l’existence de quotas en direction des étudiants des pays d’Afrique pour des offres de formation universitaires au niveau des pays du Maghreb, mais aussi par l’implantation d’universités privées, proposant des diplômes délocalisés (essentiellement français et canadiens).

Pour certains étudiants d’Afrique subsaharienne, le Maghreb reste malgré tout une étape dans leur projet migratoire vers l’Europe. Pour d’autres, il est aussi souvent vu comme une alternative à l’Europe, conscient des difficultés à trouver un emploi dans leur pays d’origine dans des créneaux de plus en plus saturés. La mobilité des étudiants vers les pays du Maghreb, répond aussi à une logique de contournement à une forte sélectivité envers l’accès à certaines filières au niveau de leur pays d’origine. Des projets d’études qui sont souvent soutenus financièrement par leurs parents.

Ce nouvel éclairage sur les destinations les plus répandues de la migration estudiantine africaine; à savoir la migration des étudiants Maghrébins vers la France et des étudiants subsahariens vers les pays du Maghreb, nous propose de nouvelles données sur les restrictions qu’impose la mondialisation étudiante. Construite sur des logiques d’anéantissement des frontières géographiques, nous remarquerons qu’elle s’institue de nouvelles comme nous le montre les articles de cet ouvrage. Ces dernières sont basées sur de nouveaux critères de sélectivité des compétences à la base (avec les CEF) pour ce qui est de la migration vers les pays de l’Europe et financiers donc destinés à une élite concernant les universités privées ou délocalisées dans les pays du Maghreb. Elles servent plus à une reproduction des élites de ces pays car onéreuse qu’à une démocratisation de l’enseignement supérieur.

Notes

- ¹ Sylvie Mazzella est sociologue, chargée de recherche CNRS à l’Institut de Recherche sur le Maghreb Contemporain en Tunisie.
² Le processus de Bologne a pour objectif de mettre en place un espace européen de l’enseignement supérieur.

Références

Breton, G., 2003, « De l’internationalisation à la globalisation de l’enseignement supérieur », in : Gilles Breton et Michel Lambert (dir.), *Globalisation et universités : nouvel espace, nouveaux acteurs*, éditions de l’UNESCO : Presses Universitaires de Laval : Economica, Paris, pp. 21-33.
Geisser, V., dir., 2000, *Diplômés maghrébins d’ici et d’ailleurs. Trajectoires sociales et itinéraires migratoires*, Paris, CNRS éditions, 332 p.
Gobe, E. , dir., 2004, *L’ingénieur moderne au Maghreb(XIXe-XXe siècle)*, Paris, IRMC : Maisonneuve & Rose, 388 p.
Siino, F., 2004, « L’université tunisienne banalisée. Mise à niveau libérale et dépolitisation », *Annuaire de l’Afrique du nord* 2002, Paris, CNRS éditions, t. 40, pp. 187-200.



Ce livre se présente, comme l’entend le second titre, comme un « manifeste pour l’Afrique ». En effet, dans leur péroration, les auteurs entendent apporter la démonstration que si l’Afrique est la principale victime du réchauffement climatique et des conséquences désastreuses de ce phénomène pour un continent déjà lourdement éprouvé, il n’en reste pas moins qu’une partie non négligeable de la solution et d’un avenir plus radieux pour la vie sur terre est en Afrique.

L’avant propos est essentiellement basé sur une démonstration relativement audacieuse de la position avant-gardiste du continent africain quant à la préoccupation qui fait florès actuellement et qui concerne les mutations du climat mondial et leurs relations avec les activités anthropiques. En effet, les auteurs citent une expérience dite tropicale du GARP, inaugurée par Léopold Sédar Senghor en Juillet 1974. Cette manifestation, induite par les cycles incessants de sécheresse depuis 1966 dans les régions sahéliennes, a été, à mon sens, ennoblie au rang de prémonition de manière un peu hâtive.

Nonobstant ce point, les auteurs donnent le ton déjà annoncé par le titre et s’engagent résolument sur les dangers que représentent les variations climatiques extraordinaires que connaît la planète et sur l’ambition légitime que devrait nourrir l’Afrique d’être à l’avant-garde des politiques et des mesures à même de ralentir ou stopper ces variations. L’Afrique est même qualifiée de « continent pilote et de clé de voûte de la civilisation hydrogène à venir ».

Si le terme manifeste permet aux auteurs toute subjectivité, il n’en reste pas moins que l’ouvrage flirte avec une utopie, pas forcément si inaccessible, et déploie une batterie de propositions qui seront peut être les solutions forcées et imposées de demain. Le discours est militant, mais l’avertissement arboré par le second titre fait en sorte que ce discours sera admis par le lecteur puisque averti.

L’accent est porté sur deux axes dont tout le monde s’accorde à les situer au centre des préoccupations actuelles. Le premier axe concerne l’énergie, le second l’eau. Ces deux rubriques subissent l’analyse classique, majoritairement acceptée, qui renvoie dos à dos les acteurs clés que sont l’Europe, les Etats-Unis et les pays émergents avec une mention toute spéciale pour la Chine et l’Inde. Ces pays sont à ranger dans la nouvelle structure de négociation planétaire qu’est

Le climat aujourd’hui et demain: l’Afrique peut-elle réagir?

Bachir Senouci

L’Afrique, continent clé face au défi climatique (manifeste pour l’Afrique)

par Kamel Mostefa-Kara et Hakim Arif, Editions Dahleb, 2010, Prix : 500DA, 118p

le G20. Ces acteurs sont perçus comme les principaux coupables des émissions de gaz à effet de serre et les principaux consommateurs des matières premières, nécessairement limitées dans leur quantité.

L’énergie solaire est, bien entendu, celle à laquelle les auteurs renvoient immédiatement, mais sa conversion pour la rendre utilisable paraît un tant soit peu renvoyer à des paris technologiques largement au dessus des moyens à la fois d’investissement et de fonctionnement d’un pays africain, fût il pétrolier comme l’Algérie ou le Nigeria.

Les auteurs proposent une « tour solaire » dont le concepteur et le candidat réalisateur se trouve être un bureau d’études allemand dont le patron voit son nom cité à plusieurs reprises dans un texte préconisant l’émancipation de l’Afrique. Il ne s’agit rien de moins que construire une tour de 1000m de haut, de 130m de diamètre qui reposerait sur un disque de verre de... 7000m de diamètre. Il est entendu que Désertec est une association allemande qui tente de trouver un palliatif extraordinaire (en ce qu’il sort de l’ordinaire) à la fin programmée de la filière nucléaire. Il serait alors procédé à une négociation à même de définir les attributs des financiers, des concepteurs et des pays hôtes des centrales solaires.

Pour l’eau, les auteurs s’étendent longuement sur ce qu’ils appellent le « fleuve transafricain ». Il est vrai que le point de départ de cette « autoroute fluviale » semble légitimer cette ébauche de projet. Le bassin du Congo est l’une des régions du monde les plus vastes en ce qui concerne l’hydrographie. Seul l’immense delta de l’Amazone dispute au bassin du Congo sa suprématie.

Dans un référentiel absolu, fait de compréhension et de solidarité entres les hommes, surtout quand ils appartiennent au même continent et donc qu’ils partagent la même histoire et les mêmes souffrances, on pourrait penser que des travaux gigantesques devraient être

entrepris pour, au moins, assurer les stocks vivriers à des personnes dont la principale catastrophe est de subir une famine pérenne. Mais, s’agissant de l’Afrique, nous sommes plus proches du vœu pieux que du projet réaliste, tant l’histoire et les situations des États africains ont laissé des traces indélébiles qui hypothèquent pour de longues années encore des unions continentales et /ou régionales autour des immenses problèmes dont la simplicité le dispute à l’urgence.

Les propositions des auteurs pourraient paraître relever de la raison absolue, mais deux arguments plaident contre elles.

Le premier argument est le fait de l’existence de la technologie, dans son acception générique. En effet, les sorties de crises du type de celles que vit la planète en général et l’Afrique en particulier, nécessitent la possession et la maîtrise de différentes technologies dont, manifestement, la source n’est pas sur le continent noir.

Pour résumer, il faudra pour l’essentiel acheter encore et encore des process clés en main du type de ce qui est évoqué dans l’ouvrage dont il est question. Ces importations se feront pendant encore longtemps dans une rationalité marchande, dans laquelle la philanthropie n’aura pas de place. Du moins ce qu’il est convenu d’appeler l’humanitaire et qui trouve en Afrique un domaine privilégié restera la portion philanthropique dont la qualité dominante est et sera d’être congrue.

Le second argument est plus endogène, même s’il concerne des situations nées, pour nombre d’entre elles, de l’histoire du continent. La décolonisation des années 60 a livré finalement les États africains à des destins très différenciés. Le continent africain a été et est encore davantage un réservoir de matières premières plus qu’un lieu de transformation. Les fortunes indécentes amassées par les dynasties comme De Beers, ont été constituées sur les sols et les sous sols africains sans contrepartie, immédiate ou plus lointaine,

pour les autochtones. Cette situation a créé une dépendance durable de l’Afrique à l’égard du monde industriel.

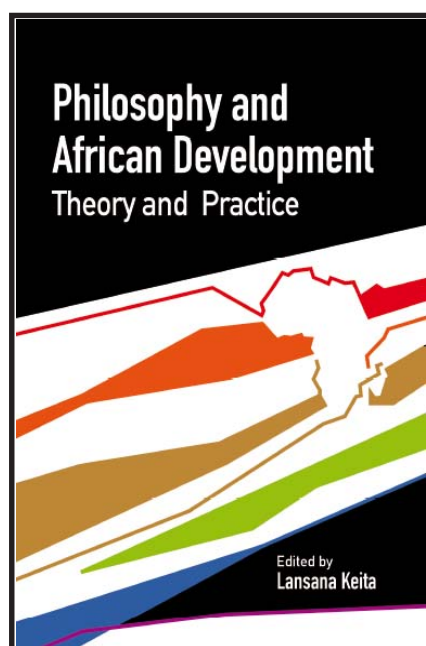
Le modèle de consommation et de fonctionnement, imposé par les maîtres du monde, a eu des relais dans les gouvernances qui ont, çà et là, hypothéqué lourdement les peuples dont ils avaient la gestion. Bokassa, Idi Amin Dada, Mobutu et autres et la liste n’est pas exhaustive, ont sclérosé pour longtemps, non seulement leurs états respectifs, mais plus encore les velléités louables d’unification et de solidarité. Ils ont encore malheureusement des imitateurs.

La famine sévit dans un monde en général repu et c’est en Afrique que ses effets sont les plus calamiteux. Les effets du réchauffement climatique aussi ont des conséquences dramatiques pour les Africains. Le lac Tchad n’existe pratiquement plus, le delta intérieur du Niger non plus, le Kilimandjaro n’est plus coiffé de neige toute l’année durant et la liste n’est pas close.

Le modèle a obligé et oblige toujours l’Afrique à répondre plus souvent aux besoins de l’Occident qu’aux siens propres.

Les cultures vivrières ont fait place à des productions agricoles dont les besoins sont exprimés par le monde riche : café, cacao par exemple, génératrices bien sûr de devises. Leur prix est fixé par les bourses de Chicago ou Londres et le circuit ultérieur de ces devises est éminemment opaque. Il faut renvoyer le lecteur à l’ouvrage de René Dumont, « L’Afrique est mal partie » ou à celui de Jean Ziegler, « Sociologie de la nouvelle Afrique ». Il faut avoir vu le film « La faim du monde ». Si des milliers de kilomètres carrés restent exempts de pollution et sont sauvegardés dans leur état originel, ce n’est que parce que les touristes ne trouveront nulle part ailleurs une nature aussi sauvage et aussi belle.

L’ouvrage, intitulé « L’Afrique, continent clé face au défi climatique » est un vœu qui a le mérite d’être exprimé. Exhausser ce vœu nécessite des préalables qui auraient dû être, eux aussi, exprimés. Sensibiliser les populations à la protection de l’environnement, leur faire acquérir un niveau de préoccupation susceptible de servir de socle à la démocratie et à l’éradication de roitelets assassins, aller résolument vers des alliances, même si ce sera celle des gueux, devront précéder les chantiers pharaoniques suggérés par l’ouvrage.



Philosophy and African Development: Theory and Practice

Edited by

Lansana Keita

This book appraises development in a holistic manner. It goes beyond the usual measurement in terms of economic achievement and widens the scope to include the impact that history of ideas, political theory, sociology, social and political philosophy, and political economy have had on development in Africa. It is a departure from the traditional treatment of development by economists who point towards the so-called time-tested assertions and recommendations for 'sustainable development', but which are yet bring about significant change in the economies of the so-called 'developing' societies. It is on account of the failures of the economic development theory, with its tepid prescriptions for 'sustainable development' and 'poverty reduction' that theories of development have now been expanded from mere economic analysis to include considerations of history, sociology, political economy and anthropology, as could be discovered in this book.

ISBN: 978-2-86978-326-3

272 pages

price/prix: Africa 7500 frs CFA

Afrique non CFA 17 USD

Samir Amin : Intellectuel organique au service de l'émancipation du Sud

Demba Moussa Dembélé

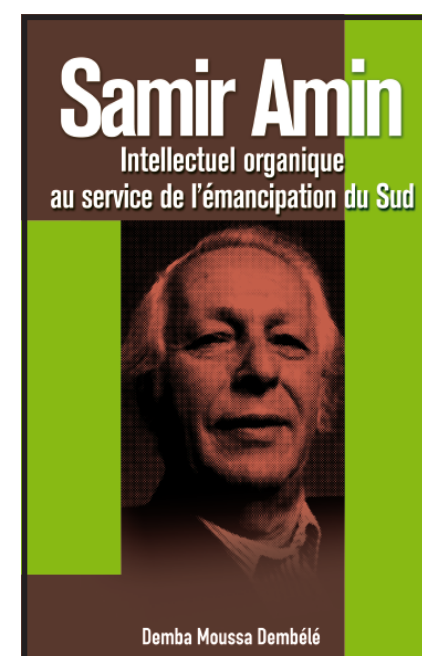
Ce livre sur le professeur Samir Amin retrace à partir de notes biographiques ses origines familiales, son itinéraire intellectuel, ses combats politiques ainsi que ses expériences dans l'élaboration de politiques économiques en Egypte, au Mali et dans plusieurs autres pays. Sa découverte précoce au Lycée du marxisme et du matérialisme historique, comme outil d'analyse scientifique de l'histoire des sociétés humaines, forme la base fondamentale qui a structuré sa pensée, orienté son œuvre et influencé son action sa vie durant. Ce livre souligne également l'apport inestimable du Professeur Samir Amin à la lutte contre le capitalisme grâce à son combat inlassable pour déconstruire les concepts destinés à masquer la vraie nature du capitalisme historique, à savoir la poursuite effrénée de l'accumulation par la dépossession des pays et peuples dominés. A travers une série d'entretiens avec le Professeur Samir Amin, défilent un panorama saisissant de toutes les grandes idées qui ont été au cœur de son combat intellectuel et politique au cours du demi-siècle écoulé.

ISBN : 978-2-86978-487-1

216 pages

price/prix: Africa 5000 frs CFA

Afrique non CFA 10 USD



Genre et dynamiques socio-économiques et politiques en Afrique

Sous la direction de

Fatou Sow et Ndèye Sokhna Guèye

Tout en renouvelant les paradigmes et discours sur le genre, cet ouvrage propose des analyses pertinentes qui rendent compte des trajectoires plurielles, des représentations et des expériences des femmes dans les sociétés africaines. Les contributions ont considéré le caractère complexe du concept genre en Afrique en relation avec les processus sociaux, économiques et politiques. Les réflexions ont porté sur les fondements de la répartition des rôles dans les institutions sociales de « base » : famille, couple, école, éducation, santé, religion, culture, loi et État, fondements qui définissent des prescriptions statutaires consacrant l'inégalité des sexes. Différentes conceptions du féminisme, de l'activisme et de l'approche sur le genre ont été exposées à travers les expériences tirées du Mali, du Sénégal et du Maroc. Les femmes dans l'économie de marché ont fait l'objet d'études empiriques qui rendent compte des stratégies développées par celles-ci face aux défis de la globalisation. De nouvelles dynamiques sociopolitiques ont été analysées dans le contexte de démocratisation et de nouvelles citoyennetés.

ISBN : 978-2-86978-297-6

152 pages

price/prix: Africa 5000 frs CFA

Afrique non CFA 10 USD

For orders / Pour les commandes

Africa

CODESRIA Publications

Avenue Cheikh Anta Diop x Canal IV
BP 3304, Dakar 18524 Senegal
Email: codesria@codesria.sn/
publications@codesria.sn
Web: www.codesria.org

Mosuro/The Booksellers Ltd.

HQ: 52 Magazine Road,
Jericho, P.O.Box 30201 / Ibadan, Nigeria
Tel: 02-241-3375 / 02-7517474
GSM: 08033229113 / 08078496332 / 8033224923
Kmosuro@aol.com / mosuro@skannet.com

Editions Cle

Yaoundé Av+G4 FOCH, BP 1501
Yaounde, Cameroun
Tél.: +237 22 22 27 09 / 77 98 48 21 / 99 58 06 39

Outside Africa

African Books Collective

PO Box 721
Ferry Hinksey Road
Oxford, OX1, 9EN, UK
Email: abc@africanbookscollective.com
Web: www.africanbookscollective.com

Librairie CLAIRAFRIQUE

(Site Université)
BP 2005 Dakar – SENEGAL
Tel: +221 33 864 44 29 / 33 869 49 57
Fax :+221 33 864 58 54

Librairie Kalila Wa Dimna

344, avenue Mohammed V
Rabat – MAROC
Tél. 00 212 5 37 723106 – Fax. 00 212 5 37 722478
kalila@menara.ma

University Bookshop Makerere

P.o Box 33062
Tel: +256-414 543442 fax +256-414-534973
Mobile +256-772-927256